

É T U D E S
S L A V E S

ET

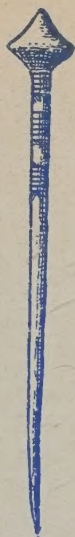
EST-EUROPÉENNES

S L A V I C

AND

EAST-EUROPEAN

S T U D I E S



Volume II

Hiver 1957-1958 Winter

Part 4

Articles :

Joseph Conrad : un centenaire littéraire

THOMAS GREENWOOD

Some Leading Trends in Russian Cultural Tradition
of the XIXth Century

NICHOLAS ARSENIYEV

Le catholicisme de Norwid (suite)

THÉODORE F. DOMARADZKI

Another New Class in the Classless Society

GERALD L. STEIBEL

Les tâches de la linguistique slave

JEAN-PAUL VINAY

Publié par :

LE CENTRE
D'ÉTUDES SLAVES



Published by :

THE DEPARTMENT
OF SLAVIC STUDIES

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

COMITÉ DE RÉDACTION

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Mgr IRÉNÉE LUSSIER, P. D.
Recteur de l'Université de Montréal

RÉDACTEUR EN CHEF

THÉODORE F. DOMARADZKI
Directeur du Centre d'Etudes Slaves

NICOLAS ARSENIÉV
*Université de Montréal,
Fordham University*

JEAN-CHARLES BONENFANT
Université Laval

WATSON KIRKCONNELL
President, Acadia University

JOSEPH KIRSCHBAUM
*Université de Montréal,
University of Toronto*

VICTOR LITWINOWICZ
*McGill University,
Carleton University*

MGR OLIVIER MAURALT
ex-Recteur de l'Université de Montréal

MILOŠ MLADENOVIC
McGill University

EDITORIAL COMMITTEE

HONORARY PRESIDENT

EDITOR

ANTOINE PAPLAUSKAS-RAMUNAS
Université d'Ottawa

MGR IRÉNÉE PINARD
*Recteur de l'Université
de Sherbrooke*

PIERRE RADWANSKI
Université de Montréal

JAROSLAV RUDNYCKYJ
University of Manitoba

CHANOINE ARTHUR SIDELEAU
*Doyen de la Faculté des Lettres,
Université de Montréal*

RODERICK P. THALER
Bishop's University

ABBÉ MICHEL ZALESKY
Université de Montréal

ASSISTANTS :

DÉSIRÉ HECKENAST, GILLES-R. LEFEBVRE, GRAHAM LINDSAY
JACQUES MONTPETIT, GERALD MORGAN, GEORGES SKVOR, ANNA STEARNS

LES ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES
sont publiées quatre fois par an, par le
Centre d'Etudes Slaves de l'Université de
Montréal.

Prix d'abonnement annuel : \$4.00

Prix d'un exemplaire : \$1.25

Les opinions exprimées par les auteurs ne
sont pas nécessairement celles du Comité
de Rédaction.

Toute correspondance doit être adressée à
M. Théodore F. Domaradzki, Directeur du
Centre d'Etudes Slaves de l'Université de
Montréal, C. P. 6128, Montréal, P. Q.,
CANADA.

The SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES are
published four times a year by the Depart-
ment of Slavic Studies, University of Mont-
real.

Yearly subscription : \$4.00

Single copy : \$1.25

The views expressed by the authors are not
necessarily those of the Editorial Committee.

All correspondence should be addressed to
Prof. Theodore F. Domaradzki, Director,
Department of Slavic Studies, University
of Montreal, P. O. Box 6128, Montreal,
P. Q., CANADA.

BUREAU DE RÉDACTION — EDITORIAL OFFICES

2900, BOULEVARD MONT-ROYAL, SALLE E'416
TÉL. RÉGENT 8-9451, LOCAL 24
MONTRÉAL, P. Q., CANADA

COPYRIGHT 1956, BY UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
PRINTED IN CANADA BY IMPRIMERIE EXCELSIOR, N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL, P. Q.
AUTORISÉ COMME ENVOI POSTAL DE LA DEUXIÈME CLASSE, MINISTÈRE DES POSTES, OTTAWA

É T U D E S
S L A V E S
et
EST-EUROPÉENNES

S L A V I C
and
EAST-EUROPEAN
S T U D I E S

Publication du
Centre d'Etudes Slaves
de l'Université de Montréal.

A publication of the
Department of Slavic Studies,
University of Montreal.

Volume II, Fasc. 4

Hiver 1957-1958 Winter

Volume II, Part 4

S O M M A I R E — S U M M A R Y

A R T I C L E S

PAGES

- Joseph Conrad: un centenaire littéraire,**
Thomas GREENWOOD, *Professeur à l'Université de Montréal* 195
- Some Leading Trends in Russian Cultural Tradition
of the XIXth Century,**
Nicholas ARSENIYEV, *Professor at the University of Montreal and
Fordham University* 201
- Le catholicisme de Norwid (suite)**
Théodore F. DOMARADZKI, *Professeur à l'Université de Montréal* 210
- Another New Class in the Classless Society,**
Gerald L. STEIBEL, *Member of the National Council for the Social
Studies (USA)* 220
- Les tâches de la linguistique slave,**
Jean-Paul VINAY, *Professeur à l'Université de Montréal* 232

M I S C E L L A N E A

Travaux des étudiants :

- Le phénomène du double chez Dostoïevsky et chez Maupassant,
Thérèse HALLÉ, *répétiteur au Centre d'Etudes Slaves,
Université de Montréal* 238
- The Dualism of Tsar and God — from White to Red
Ian LINDSAY, *B.A. Honors student, Department of Slavic Studies,
University of Montreal* 241

Recensions :

- Ne khlebom yedinyim*, Vladimir DOUDINTSEV, (R. PLETNEV) 246
- Zrodla hebrajskie do dziejow Slowian i niektorych innych ludow srod-
kowej i wschodniej Europy. Wyjatki z pism religijnych i prawniczych*,
Franciszek KUPFER, Tadeusz LEWICKI (P. HRYCAK) 247
- Ancient Slovak Fibulas and Pseudo-Fibulas*, Joseph G. CINCIK
(J. M. KIRSCHBAUM) 250
- Guide to the Slavonic Languages*, A. DE BRAY ; *Die Slavischen Völker
und Sprachen ; eine Einführung in die Slavistik*, Reinhold TRAUTMANN
(R. YACHNIN) 251

Notes :

- Russian Studies at the University of Montreal* (R. PLETNEV) 253
- Contributors to Volume II* 254
- Sommaire du deuxième volume (1957)* 255

La rédaction tient à remercier :

The Editor wishes to thank :

l'Université de Montréal,

le Gouvernement de la Province de Québec,

l'Association de Slavistes et de Spécialistes Est-Européens du Canada de l'Est,

*de leur généreuse contribution
aux frais de publication du
présent fascicule.*

*for their generous contribution
to the costs of the publication
of this fascicle.*

Joseph Conrad : Un centenaire littéraire

par

THOMAS GREENWOOD

Une profonde nostalgie pour son pays natal, avec les attributs psychologiques et patriotiques qu'elle implique, marque la vie et l'œuvre de Joseph Conrad, dont on vient de célébrer le centenaire. Ce sentiment puissant et actif forme un contrepoint subtil à l'harmonie étincelante de sa production littéraire, qui met en relief l'homme en action dans des cadres exotiques et violents, où les passions humaines s'entrelacent avec les forces telluriennes. Véritable phénomène dans le panthéon de la littérature anglaise contemporaine, Joseph Conrad manifeste un génie très particulier, dû à ses antécédents polonais, qui colore ses romans comme ses confidences, même si la Pologne comme telle n'est pas l'objet ou la matière des contes inimitables qu'il a donnés au monde.

Le destin a voulu que Joseph Theodor Konrad Nalecz Korzeniowski naquit le 3 décembre 1857 à Berdyczew en Pologne orientale, à l'époque où son pays natal était durement tenu sous la poigne de la Russie impériale, qui persécutait déjà les patriotes dissidents avec la même brutalité que la Russie soviétique manifeste à l'égard des peuples qu'elle tient dans son giron par la force. Les expériences de sa jeunesse et les récits de son père, homme de grande culture, lui apprirent de bonne heure qu'il devait choisir un jour entre une soumission dégradante et opportuniste à un régime tracassier, et la liberté de vivre et de penser sous des horizons plus accueillants. Sa jeune sensibilité fut profondément blessée en 1862 par l'exil de son père qui avait aidé la formation du Comité National Polonais, et par les effets de l'insurrection manquée de 1863, où l'un de ses oncles fut tué, un autre déporté en Sibérie, et les biens de ses grands-parents confisqués.

Ayant perdu sa mère et puis son père avant l'âge de douze ans, et malgré la sollicitude de sa grand'mère Bobrowska et de sa famille, il

n'est pas surprenant qu'il ait pensé de bonne heure à quitter la Pologne. L'année même où la ville de Cracovie lui accordait la citoyenneté d'honneur en mémoire de son père, il confiait à son oncle Thaddée son désir de devenir marin. Et en 1873, au cours d'un voyage de vacances en Suisse avec son précepteur, il prit la détermination de suivre cette carrière, qui semble jurer avec le caractère continental de sa patrie. Aussi dès 1874 il s'engage dans la marine marchande française, qu'il sert pendant quatre ans, avant de toucher l'Angleterre qui l'attire dès le premier moment. Dans ses mémoires, il nous raconte son émotion à lire lettre par lettre le nom d'un navire anglais qu'il vit au port, et comment la Mer du Nord fut sa première classe d'anglais. Disons ici qu'au témoignage de Paul Valéry, il parlait le français avec un fort accent provençal ; mais John Galsworthy nous avoue que son anglais était déplorable, bien qu'il ait appris à l'écrire avec une maîtrise particulière.

L'apprentissage de l'anglais par Conrad est une épopée en elle-même. Il n'a jamais aimé la grammaire, nous raconte-t-il, même pendant ses études à l'Ecole St. Anne à Cracovie. D'ailleurs, pense-t-il, la grammaire et la prononciation anglaise sont si arbitraires, qu'il vaut mieux ne pas y faire attention ! Pourtant, il apprit à « penser » en anglais avant de pouvoir écrire en cette langue. Ainsi Conrad a toujours nié qu'il ait « choisi » d'écrire en anglais plutôt qu'en français. Il aurait certainement écrit en polonais s'il avait vécu en Pologne, ou s'il n'avait pensé qu'aux lecteurs de son pays natal. Mais le sort l'avait placé ailleurs.

Aussi, la production littéraire de Conrad coïncide-t-elle en fait avec la vie aventureuse qu'il avait choisie librement. Ayant parcouru toutes les mers, à l'exception des régions polaires, en s'attardant particulièrement dans les pays du sud-est asiatique et en pénétrant jusqu'à l'intérieur du Congo, il a pu étudier l'homme en tant que tel dans l'immense cadre de la création et des climats tropicaux surtout. La philosophie qu'il en a tirée a quelque analogie avec celle de Shakespeare, qui n'a pourtant pas fait de voyages. Cette différence dans l'expérience pratique de la vie explique en un certain sens pourquoi Conrad se campe si sou-

vent dans le tableau de ses romans, tandis que Shakespeare reste délibérément derrière son canevas. Cet entrelacement entre les péripéties vécues de Conrad le marin et les aventures de ses personnages constitue une des particularités les plus impressionnantes de son œuvre. D'ailleurs, dans ses mémoires et dans les préfaces de ses œuvres, Conrad fait souvent le point, en indiquant ou en confirmant les détails réels qu'il a utilisés dans ses contes.

Son premier roman à succès *The Nigger of the « Narcissus »* utilise les remarques faites au cours de son voyage en 1878 en Australie, et d'une randonnée faite en 1884 de Bombay à Dunkerque. Son équipée sur un bateau de rivière au Congo belge lui donne le fond du *Heart of Darkness* qui est un de ses plus beaux contes. Et l'on peut suivre de même la conception et la création de tous ses autres romans, tels que *Almayer's Folly*, *Lord Jim*, *The Rescue*, *An Outcast of the Islands*, *Typhoon*, *The Secret Sharer*, *Tales of Unrest*, qui mettent en scène des matelots et des aventuriers.

Tout ce monde est étudié avec une vivacité, un réalisme et une compréhension profonde qui leur donnent une vie pleine dans l'imagination. Et pour faire bonne mesure, Conrad évite de nous étaler brutalement leurs pensées intimes, laissant ainsi un voile de mystère et d'intérêt sur la personnalité de chacun d'eux. On pourrait ajouter qu'il s'intéresse beaucoup aux créatures primitives des pays exotiques, dont la sagesse ou la perception naturelle est souvent plus forte que celle des gens civilisés. Mais si Conrad fait défiler devant nous les types les plus pittoresques et souvent les plus tragiques de son expérience, il n'en utilise qu'un petit groupe pour chacun de ses romans. Il ne nous brosse pas de canevas gigantesques comme Galsworthy ; mais cette restriction semble ajouter plus d'acuité à ses héros, et mieux concentrer notre attention sur eux et sur leurs problèmes. C'est ce qui lui permet de prendre des libertés avec la méthode conventionnelle d'organiser un roman, et à faire d'intéressantes expériences littéraires, qu'il exprime dans une langue sensible et travaillée avec art.

On remarque ainsi dans un grand nombre de ses romans, l'utilisation de la « vision oblique » qui fait son effet par l'emploi d'un raconteur, d'une lettre, d'un rapport, ou de témoignages entrecroisés. Le sympathique et mystérieux Marlow, qu'on rencontre dans *Youth* et *Heart of Darkness* en particulier, servirait de masque à Conrad lui-même. Souvent la narration par une troisième personne se fusionne avec l'expression d'un rappel de l'inconscient ; de sorte que l'action n'est pas toujours vue en face et directement, mais par réflexion. Cette méthode oblique, qui s'enrichit d'un *mood* particulier à chaque histoire, donne à celle-ci un goût d'authenticité qui compense la lenteur prévue de l'action.

La prodigieuse activité littéraire de Joseph Conrad, qui s'étend depuis 1895 à sa mort en 1924, manifeste nécessairement une certaine philosophie de la vie qui tient compte non seulement de ses expériences propres, mais encore de son tempérament polonais et des vastes lectures qui ont orné son esprit et multiplié ses intuitions universelles. Catholique de naissance, il laisse entrevoir ici et là dans ses romans quelques traces de cette forte éducation religieuse dont les Polonais sont justement fiers. Mais on ne saurait dire que son œuvre soit spécifiquement chrétienne.

Et tout d'abord, Conrad ne pense pas que le roman ait un rôle didactique, bien qu'il ait écrit que tout sujet se rapportant à l'intelligence et aux émotions a nécessairement une moralité à lui s'il est traité avec sincérité. Son intention première est de peindre la vérité, en employant des situations et des mots qui fassent « voir » et non seulement comprendre et sentir les aspects de la vie. Il est toujours possible de découvrir dans un écrivain des traits qui l'apparenteraient aux philosophies les plus diverses. Certains critiques ont cru dépister Kant, Hegel et même Bosanquet dans la conception générale que Conrad se fait du monde. Mais tout est bien plus simple, si l'on se borne aux textes et au bon sens naturel à l'homme de mer.

Pour Conrad, le monde est un spectacle d'effroi, d'amour, de haine ou d'adoration, mais jamais de désespoir. L'immense indifférence des choses permet du moins à l'homme d'agir, de s'y développer et même de

travailler à sa perfection morale. En fait, la « perfection de la conduite individuelle » est le thème profond de ses romans, tout en leur donnant la mer comme cadre. Le caractère mélodramatique qui semble affecter la plupart d'entre eux est heureusement compensé par la pénétration de l'analyse introspective des personnages qui les animent. De même que les grands dramaturges utilisent le « défaut tragique » de leurs héros pour les mener à leur perte, Conrad a recours à la « blessure psychique » pour organiser la vie dramatique de ses personnages. Le meilleur exemple en est Lord Jim qui abandonne son navire au moment où il croyait qu'il allait sombrer, alors que le destin l'amène au rivage ; et cette lâcheté gâche toute sa vie. Mais on retrouve cette technique dans presque tous ses romans. Entre l'idéal et la réalité, il y a donc l'intervention du monde indifférent et des faiblesses humaines pour bloquer cette perfection.

Certains critiques, comme Gustav Morf dans *The Polish Heritage of Joseph Conrad*, ont essayé de trouver une interprétation freudienne à cette « blessure psychique » et à ses effets. Ainsi Lord Jim serait Conrad lui-même et la Pologne serait le *Patna* qu'il a quitté en plein océan. Mais ne considérons pas de telles explications plus que ne valent les interprétations freudiennes ; car alors toute la littérature deviendrait un vaste problème de psychologie putative. Il n'en reste pas moins que la brisure polonaise de la vie de Conrad explique en partie son isolement physique avec l'océan et même ses hésitations sociales. Néanmoins Conrad n'est pas un pessimiste ou un misanthrope : son cœur généreux lui a fait dire que « nous existons dans la mesure où nous nous appuyons sur la société ». En somme, si la mer et les cadres exotiques permettent un certain isolement, l'homme placé ainsi plus directement en face de lui-même, découvre bien vite qu'il est « solidaire à toute l'humanité par ses conceptions fondamentales et ses émotions sincères ». Les préfaces de ses romans et ses lettres abondent en professions de foi sur la solidarité humaine.

Mais si Conrad a délibérément évité de donner des cadres polonais à ses romans, on peut dire que son pays natal est le cadre invisible de ses sentiments les plus cachés. Certes, il adoptait la nationalité anglaise moins de quinze ans après avoir quitté la Pologne, et il est resté loyalement attaché à sa patrie adoptive. Dix ans plus tard, en 1896, il épousait Jessie George, une anglaise. S'il a visité la Pologne en 1890 pour la première fois après son départ, il ne devait revoir la terre de ses ancêtres qu'en 1914 pour la dernière fois. Deux ans après, l'Amirauté britannique lui confiait une mission en Mer du Nord pendant la première guerre mondiale. Enfin, en 1919, il se retirait près de Canterbury où il habita le reste de sa vie. C'est au cimetière de Canterbury qu'il est enterré. Et sa femme Jessie a certainement honoré ses plus intimes pensées, en ne plaçant sur sa tombe qu'un motif en trois rubans aux couleurs polonaises.

C'est qu'au faite de sa renommée, Conrad a toujours fait hommage au sol et à la culture de ses aïeux. Dans ses notes autobiographiques, il insiste sur son nom moyen de *Nalecz* qu'il souligne, en faisant remarquer que c'est la marque familiale qui fait de lui un Korzeniowski authentique. Son patriotisme essentiel s'affirme, quand il écarte les Slaves et les Germains de la paternité culturelle de sa race, pour proclamer que la culture polonaise vient de la France et de l'Italie, qui ont légué à ses représentants un tempérament méridional. En vérité, c'est là qu'il faut chercher les soubassements de sa psychologie personnelle, bien que masquée par le vernis exotique de ses romans et les apparences anglo-saxonnes de leurs personnages principaux. Et pourtant, si la Pologne peut réclamer Joseph Conrad comme un de ses fils les plus illustres, son œuvre s'incorpore dans la littérature anglaise, pour atteindre à travers elle les sommets sereins de la gloire mondiale.

Some Leading Trends in Russian Cultural Tradition of the XIXth Century

by

NICOLAS ARSENIÉV

The aim of this essay is to outline some of the fundamental tendencies permeating the great Russian culture, especially of the XIXth century, and to dwell on one or two of the geniuses in whom these tendencies have been embodied.

One of the most striking trends running like a red thread through the whole Russian classical literature of the XIXth century or rather permeating it in an organic way, as one of its most intimate inspirations, is the great reverence for the human person, *i.e.* for this or that individual man in his individuality, concrete and irreplaceable, were he the humblest among the humblest, one of the least of these "brethren". This Christian reverence for the personality of the fellow-man plays an immense, a dominant role in all the great masterpieces of Russian literature, inspiring also the whole outlook and the moral background of the great Russian culture of the XIXth century. It is a culture deeply imbued with the spirit of reverence for fellow-men. As such it stands in direct opposition to the Bolshevik outlook in which human personality plays no role whatever, there being only anonymous masses, and where the human personality is considered only as a nameless screw of an immense machine — the collectivized society — and is relentlessly trodden down in the most intimate and sacred resorts of its interior life, is deprived of its freedom of conscience, and reduced to the general pattern, not of free man, but of submissive "cattle". You remember those prophetic words of Dostoyevsky in his *Daemons* — the scheme of the egalitarian revolutionist Shigalyov, already representing, 50 years before the rise of Bolshevism, the essence of the Bolshevik outlook: All should be as alike as cattle. The higher type of man we shall exterminate. "Copernicus we shall blind, Cicero's tongue we shall

pierce with a needle, Shakespeare we shall stone". There ought to be no free, no creative personality. That is the trend, the essential outlook of Bolshevism. We see how here again it trampled down the highest tradition of Russian spiritual culture and literature.

You can inscribe over the bulk of the great Russian literature of the XIXth century, like a kind of epigraph, those characteristic words of Pushkin (taken from one of his later poems : *The Monument*) : "I have invoked mercy towards those that were fallen". In fact, the compassion for fellow-men, especially for the suffering, the down-trodden, be it the most uninteresting perhaps and uninspiring, but still a suffering fellow-creature, this compassion is one of the most precious features in the great Russian literary and cultural tradition of the XIXth century. This compassion for the weak, the suffering, permeates the whole work of Dostoyevsky. Even the titles of some of his books proclaim it : *Poor Folk*, *The Humiliated and Outraged*, *Memoirs from the Dead House*. He tries to evoke in us compassion not only for those who are trodden down by circumstances, by social conditions, by mishap, by the cruelty of men, but also for those who are morally fallen, who have lost their moral backbone, men who have lost even the power to extricate themselves from the mire in which they are sunk, who have no moral courage, no moral nerve, who despise themselves. He shows that in many souls among those who are deeply immersed in the moral swamp, there remains a spark of divine fire, of God's light. In those hardened souls of the inmates of the *Dead House* — murderers and thieves — there appear suddenly flashes of a kind of peculiar, distorted sense of honor, even of real nobility of heart, of real human kindness. Here Dostoyevsky is profoundly rooted in the Russian popular attitude : the criminal has to be punished, but once punished he becomes a "poor unhappy man" (*nestchasnenki*), an object not of hate or loathing, but of vivid compassion. Dostoyevsky is against those judges and barristers and courts that are pooh-pooing crime. He is for justice — regardful, lenient, but just ; crime, if intended, must be punished. It is necessary not only from the point of view of society, it is

necessary from the point of view of the criminal himself ; in order that the distorted moral balance should be restored, he must suffer for his crime. But once he has been sentenced and his punishment begun, he becomes an object of compassion.

One of the most important and moving subjects of Dostoyevsky is to picture the self-condemnation and conversion of the sinner, the sinner standing suddenly before the face of God, struck by the rays of Grace. It is the encounter of the sinner with the merciful God.

Dostoyevsky emphasized the immense intrinsic value of each individual : no human person ought to be considered merely as a tool, a means to an end. In the passionate discussion between the two brothers — Ivan and Alyosha — in *Brothers Karamazoff*, Alyosha answers the question of Ivan by saying that he could not accept the most harmonious Universe if it were built on the blood of a single little child ruthlessly put to death for the benefit of mankind. And the same idea Dostoyevsky states with great force of inspiration in his famous Pushkin-speech ten months before his death : "Is happiness possible, if it is founded on the unhappiness of others ? As a matter of fact, imagine for one moment that you are constructing the fabric of human destiny with the aim to make men finally happy, to give them at last peace and calm. And now imagine that it is necessary and absolutely unavoidable for the achievement of this goal to torture to death only one single human being — let it be a not very valuable one, that would even appear ridiculous to some onlookers... And one has only to submit this human being to shame, dishonor and torture it to death and on the tears of that old man you will be able then to erect your fabric ? Will you agree to become the architect of such a building under this condition ? That is the question. And can you accept — be it only for one moment — the idea that men for whom this building will be erected would agree to accept from you such a happiness, if it is founded on the suffering of one living being, be it a miserable and worthless one, but that has been tortured to death in a ruthless and unjust way ?" These words and ideas of Dostoyevsky are diametrically opposed to what the Bolsheviks are teaching and doing.

The same keen concern for the suffering man, for "one of those least ones" is to be found with other great classics of the Russian literature of the XIXth century — with Leo Tolstoy, with Tchekhov, Leskov and others. We must not forget that this was not merely literary manifestation of humanitarian ideology, having no bearing to life : this spirit of reverence for the fellow-man inspired also the great Reforms of the sixties, that transformed the Russia of Nicholas I "branded by the yoke of slavery" and "black in its tribunals with black injustice" (according to the words of the great patriot Alexey Khomiakov) into a Russia, where slaves of yesterday had become free men *), and "justice and mercy" were inspiring its courts **).

This spirit of reverence for the human personality is one of the great traditions of the Russian culture of the XIXth century, embodied also, as we have seen, in the Russian classical literature. It is absolutely opposite, in a most radical and intransigent way, to the spirit of Bolshevism. Here we stand before two different Russias, there is no bridge, no conciliation between them, one must overcome the other in a final, decisive way. As yet the Bolsheviks have not completely succeeded in forcing the stronghold of the Russian soul. They have subjugated it externally, but it is still alive, although in fetters.

There is another striking feature in the Russian culture of XIXth and the beginning of the XXth century. It is the quest for the meaning of life, so characteristic of its literature and its thought. Let us here trace this unrest of soul, this quest for God in the works and the personality of Dostoyevsky, the great fighter for God and against God. His fight against God is at the same time a part of his fight for God. He wants to be absolutely honest, he does not shut his eyes, all what can be said against Gods ruling of the Universe, God's Providence, he says it, with

* In 1861 serfdom was abolished in Russia.

** Words from the Manifesto of Tzar Alexander II : "Let Justice and Mercy reign in the Courts". And this was fulfilled to a high degree by the magnificent and most sweeping Judicial Reform of 1864, the new Russian courts that existed from 1864 to 1917 — until the Bolsheviks came to power — being conspicuous by justice, incorruptible independence and clemency. All that changed totally with the coming to power of the Bolsheviks, who recognized neither the Right of human personality nor Mercy.

flaming passion, only to be laid hand upon, to be conquered . . . by the image of Christ, deeply engraved in his heart. His great novels are a continuous drama, a struggle between the belief in God and the denial of God, this struggle taking place in and through the leading persons of this drama. There is an abysmal quality in the experience of Dostoyevsky. He shudders inwardly back from the gaping abyss, but at the same time he has the courage to explore it, to fix it with his eyes. He knows that there is only one thing, one question that matters : whether God is or not. The answer to this question decides the whole outlook on more than that — decides whether one can live or not, whether it is worth while and humanly possible and acceptable to live or not. That is what he thinks of the problem of the existence of God. It is the crucial and the only really important, really decisive question. All other questions — however important and weighty they be : man's freedom, individual freedom in its relation to human society, the brotherly fellowship of men, the fate of his beloved Russian people, the fate of the world, the oecumenical community of nations — all those problems of immense weight are only secondary, are dependent on the chief and basic question, whether there is God, or no.

Dostoyevsky sees the abyss — the terrifying abysmal void of the Universe, if there is no God. He resembles therein Pascal. Pascal's *le silence de ces espaces infinis m'effraie* is alive in the whole of Dostoyevsky's work. He is attracted constantly in his contemplation by the silent horror of this Void, the Abyss. Standing before a wonderful copy of that cruel and revolting masterpiece of Holbein representing the Deposition of Christ, he and his heroes (in *The Idiot*) feel deeply troubled. The terribly maimed and lacerated body of Christ, covered all over with gaping wounds, streaming with pus and blood, evokes in him painful and startling ideas :

"The Nature appeared under the aspect of a gigantic wild beast, dumb and pitiless, or rather under that of an enormous machine of highest perfection, of newest construction, that in its blind insensibility

has stupidly seized, crushed and swallowed that Unique Being, that Being that alone by itself was worth the whole of Nature, with all its laws, the whole Earth which has been created perhaps solely to prepare the coming of this Being. This picture seems exactly to express the idea of a blind Force, stupid and eternal, to which all is made subject (*The Idiot*).

The same terrifying cosmic background underlies this gloomy picture outlined by the strange atheist — Kiriloff, an atheist who would fain believe in God, who fights against God and internally yearns for Him.

"Listen to a great idea : there was a day on this earth — in the middle of this earth three crosses have been erected. One of the crucified had such an ardent faith, that he said to the other : "To-day thou wilt be with Me in Paradise". The day ended, both died, and they found neither paradise nor immortality. The prophecy has not been fulfilled. Listen well : this Man has been the highest of all that has been on this earth, the very reason for which the earth existed. All our planet with all that it contains, is only a folly without this Man. There has never been and there will never be something that could be compared to Him, and that is the miracle. And if, nevertheless, the laws of the nature have not spared Him, even Him — their own miracle, if they have compelled Him to live amidst the lie and to die for the lie, then our whole planet is nothing else than lie, and has no other base than lie and the most stupid mockery, and the laws of the planet are only a lie and a devilish comedy. And then, why should we live ? Answer me, if thou art a man" (*The Daemons*).

How to find a resting place, an oasis in the desert of this world ? Man needs God, he cannot live without God, that is the fundamental law of our existence. "The whole law of human existence consists in that man should be able to bow before the Infinitely Great. If one deprives men of the Infinitely Great, they will not be able to live and they will die in despair", says Stephan Trofimovitch in the same *Daemons*. "I am an incorrigible idealist", writes Dostoyevsky of himself : "I am in search of holy things, my heart is athirst for them. I am so made that I cannot

live without them" (Note in his intimate notebook). But how to believe? Can we believe? Is belief in God morally acceptable to us? Dostoyevsky does not attach great importance to the mechanical picture that was in those years (the 70's of the XIX century) in fashion throughout the world. That does not baffle him. There is another impediment, another objection to the faith in God, and a much more grievous and weighty one, a moral objection: the sight of all the suffering and the injustices surrounding us. Can we accept it? Can we accept the world that God made? Can we believe in the goodness of God, being faced by this suffering of innocent people, by the cruel suffering of innocent children, whereof there are so many examples in world's history, up to present time? That is the crucial, decisive question which Ivan Karamazov puts to his believing younger brother Alyosha in the famous conversation of the two brethren. Dostoyevsky himself marked in his notebook: "In the whole world I did not find such force of atheistic negation, as I have embodied in the conversation of the two brothers in *Brothers Karamazov*. Alongside the abyss of cosmic silence there is another, more terrible abyss, the abyss of suffering. And here the highest that we have in us, our moral sense, is revolting. You remember those passionate words of Ivan Karamazov, an indictment against God's world. He cannot accept the future harmony: it is too dearly paid for by all this boundless and incomprehensible suffering. We can't afford to pay this high price. "Not God do I deny, but I return to Him, with a deep bow, the entrance ticket for the future harmony". — "This is an insurrection!" But how to answer this? There is no answer . . . except one. Ivan is right: God, as the wise, distant Distributor of pains and rewards in a "future harmony", is no sufficient answer. Our moral feeling is not satisfied with such a solution. Alyosha is ready to acknowledge that. But if God Himself became our companion in pains and sufferings, if He Himself descended into the vale of tears and dejection, into the abyss of death and shared it with us: then the whole outlook is changed, the whole situation is transformed, then the world is rehabilitated and the course of history too: because

we are not left alone, even in the suffering. The Cross of Christ is the answer to Ivan's argument, the only one, according to Dostoyevsky. Christ the Crucified (and the Risen) is the justification of the ways of God, of our belief in God. The Cross of Christ is the solution. "Brother", said suddenly Alyosha with lighting eyes, "you said just now : is there such a Being in the whole world, that can and has the right to pardon ? But such a Being does exist, and It can pardon all — all men and all the deeds, because It Itself gave freely Its innocent blood for all men and all creation. You forgot Him, but it is on Him that the whole building will be erected, and to Him all will exclaim : "Thou art right, O Lord, for Thy ways have been manifested !"

That is the belief of Dostoyevsky himself. He was a deep-believing Christian. Christ is the centre of his religious life, of all his outlook. Christ is the answer of God, our Companion in suffering, the Victor and the Donor of life, the Image of the most perfect moral beauty and . . . the Lord, the compassionate Lord.

But how to believe in Him ? Here comes the last thrust of Ivan — the atheist in this disputation between the two brothers : the beautiful and strange *Legend of the Grand Inquisitor*, taking hold of you, in its excitement, in its unrest, in its passionate flow of arguments, not of arguments of the head, but of the heart, or rather of disappointed dark, gloomy passion, flowing like a wild lava-stream. This is the speech of the old Inquisitor, his indictment of Christ's work, his mixture of hatred and admiring, but disappointed — and the more admiring, the more disappointed — love in regard to Christ. For he wanted an immediate, a palpable success, here, on earth. Alyosha is right, when interrupting for one moment his brother at the end of the other's exposition of the legend, he exclaims : he has found out the mystery, the riddle of the Grand Inquisitor ! Ivan's Inquisitor simply does not believe in God. That is true. The Inquisitor is a literary projection of the unbelieving Ivan himself into this poem, written in Ivan's early college years. He loves the image of Christ, he knows it from his early days, but he does not believe in it

any more. That is the point, that is Ivan's answer — in the garb of the Great Inquisitor — to Alyosha's appeal to Christ. And here the argument seems to have come to its end. Not completely so. Not all has been taken into consideration. The implicit confession of atheism of the Inquisitor has received no answer except in the baffling, overawing silence of the Prisoner (Christ). The Inquisitor would have preferred a violent outburst of indignation, he would prefer that the Prisoner should utterly condemn him, but not . . . this silence. It is unearthly, it makes him feel awkward, he feels overawed. And suddenly the Prisoner rises silently, approaches the Inquisitor and places a kiss on the bloodless lips of the old man. The old man is deeply shaken ; he unlocks the heavy door of the prison, he lets the Prisoner out. The kiss burns, on his lips. That is Dostoyevsky's answer to the whole argument of the Inquisitor (also through the mouth of Ivan, in Ivan's "Legend", but Alyosha — the bearer of Dostoyevsky's ideology — adopts it as his answer also : he kisses his brother silently on his lips). What is the meaning of this strange unexpected conclusion ? The meaning is clear. There is no proof, no argument for the existence of the Divine Reality — it cannot be made a matter of logical, theoretical proofs and arguments — except in the encounter with God, with the pardoning God. This encounter is decisive. As we have seen it already, this encounter is one of the deepest and favourite themes of Dostoyevsky.

Let us break here. The wealth of religious experience speaking to us from Dostoyevsky's works — the man who had the courage to fix with his gaze the abyss of the "void Universe" and who found God in Christ, the Suffering and the Risen One — is very great. Also the wealth of religious experience speaking from the poems and the short theological treatises of Alexei S. Khomiakov. And much more than that — in the religious life of the great saints and "startzy" of Russia (e.g. the startzy of Optino or Bishop Feofan of Vysha), the metaphysical, religious unrest found its adequate answer — on the heights of genuine religious experience, in the real encounter with the Divine — more lived than spoken of.

Editor's note. — A chapter from the yet unpublished book : *Two Russias*.

Le catholicisme de Norwid

par

THÉODORE F. DOMARADZKI

(suite)

En effet l'examen impartial de l'ensemble de l'œuvre de Norwid nous révèle l'immense richesse de sa foi profonde qui se manifeste directement ou indirectement dans tous ses écrits. Elle se distingue non pas tant par son ardeur lyrique, que par son omniprésence intellectuelle. Norwid, par sa conception philosophique, par son caractère humanitaire et humaniste, par son parfait accord avec ce qui était appelé alors la manière scientifique de considérer la société et l'individu, fut de toute évidence un écrivain toujours fidèle à la doctrine catholique.

Il n'est pas possible d'invoquer ici même les principaux ouvrages du poète se rapportant à la religion. Nous nous limiterons donc à quelques exemples pour répondre à certaines allégations injustes des spécialistes polonais mentionnés dans la première partie de cet essai et d'autres littérateurs vivant dans une atmosphère hostile à la pensée catholique. Toute l'œuvre de Norwid est l'antithèse du marxisme ; cela est apparent avant tout dans sa conception de la civilisation. La culture idéale, celle dont il voulait imprégner l'âme de chaque Polonais, était une culture complète et catholique, dans le sens le plus large de son universalité. Elle était harmonieuse malgré la diversité des éléments qui la composent. Norwid s'est occupé des différents aspects de la civilisation en considérant non seulement les idées créatrices d'ordre éthique et esthétique, mais aussi les facteurs sociologiques, scientifiques et même techniques.

Si nous lisons attentivement les ouvrages du poète, nous y trouvons l'analyse des principaux maux non seulement de la civilisation de la Pologne, mais de l'Europe tout entière de son époque. Nous y trouvons la condamnation définitive du matérialisme et de l'égoïsme. Dans la légende intitulée *Civilisation*, il donne l'image allégorique de la tragique fin de la société humaine emportée par ses principes civilisateurs erronés.

Il s'agit du naufrage d'un bateau portant le même nom que la dite légende. La *Civilisation* devait sombrer parce que ses passagers n'avaient pas suivi la voie de la vérité chrétienne. Norwid condamne l'arrogance de la foi en la matière et la technique laquelle en inspirant une confiance démesurée en la propre personne éloigne l'homme de Dieu et de son prochain. La technique ne peut pas unir le monde. Il ne suffit pas de crier : « Aux machines ! Chauffez ! chauffez ! » si l'on ne sait pas où aller. « En voulant, moi aussi, dit le narrateur¹⁰, aller de l'avant, je ne sais où, je me sentis soudain emporté comme un poids mort et je sentis que je roulais sur le pont et que j'allais donner de la tête contre un objet mou que je reconnus être un bras... j'étais appuyé sur le bras d'une sœur grise... et je levai un doigt pour enlever de l'étoffe une tache de cire froide qui y était tombée, me sembla-t-il, comme si son rosaire d'ambre eût coulé sur les plis. Mais elle (la religieuse) me dit d'une voix étrange, car elle ressemblait à toutes les voix de tous mes amis : Laisse cette cire, elle provient du cierge que je tenais à tes funérailles ».

Mais l'idéal de Norwid n'était pas de voir triompher les justes, après la mort seulement. Il voulait que chacun réalise dans sa vie quotidienne les vérités chrétiennes et cela pour son propre bien, pour le bien de sa patrie et de l'humanité tout entière. Il regrettait que sa Pologne bien-aimée fût une « nation-étendard », toujours prête à se soulever et à se sacrifier, dans sa lutte désespérée avec des ennemis trop puissants : capable de mourir en héros, mais incapable de s'améliorer et de renforcer son organisme social par un labeur quotidien. Les Polonais doivent développer leur civilisation nationale et l'intégrer dans la civilisation chrétienne universelle. « Parce que nous ne pouvons rien faire directement pour l'Humanité, cette entité sacrée mais abstraite — si ce n'est par l'abnégation de notre propre personne, par la mortification de nous-mêmes... »¹¹, nous devons travailler pour la nation et contribuer ainsi au progrès de toute l'humanité.

« Entre cette humanité intérieure (mortifiée et détachée du monde extérieur) et les douleurs et les labeurs de l'Histoire de ce monde, entre

l'éternel et le temporaire la nation se trouve, comme entre deux rayons se dirigeant vers le Seigneur... »¹². C'est pourquoi il serait vain de violer les lois de l'époque et de vouloir participer au développement de l'humanité en passant au-dessus de la nation. « Tout comme la lune est pleine de la lueur du soleil invisible, la nation représente l'Humanité pour un Polonais. Car c'est l'amour qui est à la base de la nation »¹³. C'est à la nation que revient la tâche de rapprocher l'histoire de l'idée divine. Comme le sculpteur modèle la matière pour qu'elle se libère de sa matérialité, la nation doit aussi former l'histoire pour que la société humaine atteigne la paix chrétienne.

L'Eglise est au-dessus de l'histoire. Il ne faut donc pas la blâmer si elle ne prend pas parti pour l'une ou l'autre nation. Elle a fourni « deux piliers à la conscience publique en vue de la formation historique des nations : la conception du châtiment et le principe de la propriété »¹⁴.

Les Polonais doivent beaucoup à l'aide culturelle que leur a prêtée l'Eglise catholique à travers les siècles. Dans son excellent essai critique sur *Bogurodzica*, Norwid place cette chanson religieuse et patriotique la plus ancienne à la base du développement culturel des Polonais et la considère comme une source inépuisable alimentant toujours la vie spirituelle de la nation. Malheureusement la nation polonaise s'est éloignée de la pensée chrétienne y exprimée. Selon Norwid les Polonais ne sont pas encore parvenus à former une société nationale unie et conforme à l'idéal d'une communauté chrétienne. « Il suffit de regarder un paysan polonais et voir l'abîme qui le sépare d'un noble pour comprendre que la largeur de cet abîme constitue la mesure du temps qui nous sépare du moment où la nation polonaise sera (définitivement) créée »¹⁵.

Norwid se plaint que les Polonais, tout en ayant un sens d'héroïsme très développé, manquent souvent celui de solidarité sociale. Il considère comme fondamental le principe de la propriété privée. Cependant il exige d'un propriétaire non seulement le soin de ses possessions, mais aussi la conscience des obligations morales qui s'y attachent.

Il faut que cette conscience se manifeste à chaque échelon de la société. Pour ne pas être un fardeau et un obstacle au développement de la société, il faut que, des ouvriers agricoles les plus humbles jusqu'aux savants, tout le monde contribue à la réalisation d'un bien-être commun et au progrès social.

L'idée d'améliorer l'ordre social par la lutte des classes était fondamentalement contraire à la conception de Norwid. Les remèdes aux maux sociaux il les voit surtout dans l'amélioration de l'individu et dans le perfectionnement de son attitude vis-à-vis de son prochain. Il attachait une importance primordiale à la prière, à l'éducation et au travail. Il a même projeté la création des Sociétés des Amis du Travail.

Connaissant par expérience la misère et le dur travail physique, Norwid comprenait et aimait les pauvres, mais il reconnaissait aussi le rôle dirigeant des classes supérieures. Il fait l'éloge de la famille princière de Czartoryski à cause de ses mérites historiques de gardienne de l'esprit national polonais, mais il ajoute : « Du peuple polonais l'histoire ne pourrait pas en dire autant, parce qu'il n'y est pas parvenu. Il sait souffrir, mais il ne sait pas quand la souffrance doit se transformer en une indignation sacrée. Il ne sait pas quand il faut donner libre cours à son impatience, comme le peuple français ne sait pas quand souffrir »¹⁶.

Ce que la dialectique matérialiste tâche d'interpréter comme une sympathie du poète à l'égard du socialisme, n'était autre chose qu'une position sincèrement sociale du catholique obéissant aux préceptes de l'Eglise et désirant fonder l'existence temporelle de l'individu et de la société sur les principes de l'ordre évangélique et la régler par la conscience chrétienne.

On peut mieux connaître encore le problème du catholicisme de Norwid, entendu comme la concordance de ses poésies avec les dogmes et d'autres principes de la foi, ainsi qu'avec l'éthique catholique, en pénétrant dans l'atmosphère de piété qui imprègne toute son œuvre. « Il est certain que, si nous pouvions explorer *le rouage de la Providence*, nous nous réjouirions de chaque souffrance, de chaque perte, de chaque

peine... » car aussi longtemps que nous ne comprendrons pas le sens divin de nos souffrances, nous nous querellerons avec Dieu et nous serons les victimes de notre impatience. L'unique remède à tout cela, *c'est la prière*. Grâce à elle nous saurons percevoir les choses divines sous la surface des choses terrestres. « Et alors à la première place est la prière, ce qui veut dire : reprendre nos rapports avec les *Forces Supérieures* et nous en servir. Ensuite reprendre nos rapports avec les hommes et nous en servir de façon à ne pas nuire à la chose première ». C'est ainsi qu'il faut agir en toute circonstance et surtout quand on souffre, parce que « la Providence est présente aussi sous *l'enveloppe sensuelle, sous l'apparence commune et réelle...* » Il ne faut pas communiquer aux autres la signification temporelle de nos souffrances, mais leur substance éternelle, « car le côté moral et providentiel de nos souffrances est partagé même par ceux qui ne sont pas capables de nous comprendre »¹⁷.

L'analyse du thème de chacune des poésies de Norwid au point de vue idéologique, dogmatique, éthique et moral, nous montre combien il était intégralement et profondément catholique comme écrivain. Sa litanie à la Vierge Marie reste toujours un chef-d'œuvre de la poésie polonaise. Si originale qu'elle soit, l'image de Notre-Dame chez Norwid reste entièrement en accord avec l'enseignement de l'Eglise. On pourrait dire la même chose des écrits dans lesquels paraissent ou sont mentionnés les saints, ou sont introduites des réminiscences de l'Ecriture Sainte.

L'orthodoxie catholique chez Norwid est subjective et objective ; ceci est manifeste à travers ses impressions, ses projets et ses œuvres poétiques. Il s'y est conformé rigoureusement tant dans sa vie privée que publique. Ne citons que sa participation active à la défense de la papauté aux côtés des forces fidèles au Souverain Pontife Pie IX, lors de la rébellion populaire de Rome en 1848. Son orthodoxie est également incontestable dans l'appréciation objective de ses écrits considérés indépendamment de l'auteur : car chacun de ses poèmes satisfait aux exigences de la censure ecclésiastique la plus sévère, tant au point de vue du thème qu'au point de vue de l'élément idéologique y contenu.

La question de l'orthodoxie catholique de Norwid dans ses opinions sur le monde et la patrie a une importance capitale. Car les poètes romantiques avaient tenu toute la nation dans une tension psychique extraordinaire, favorisant l'identification de toute justice humaine et divine avec la justesse de la cause polonaise. A l'époque où le besoin subjectif de regagner l'indépendance politique a été regardé même comme une norme du droit écrit et naturel, il fallait un courage extraordinaire et de l'abnégation pour proclamer obstinément et constamment, comme le faisait Norwid, que ce n'est pas par la voie de « vengeance contre l'ennemi, avec ou sans Dieu », mais par la voie du travail long et pénible que la Pologne pourrait ressusciter. Ses compatriotes contemporains ne le comprenaient pas, parce qu'ils ne voulaient pas le comprendre, car ils n'étaient pas psychologiquement préparés à accepter cette voie vers la liberté, qui seule était juste et chrétienne.

Cette attitude si profondément catholique, ne reconnaissant pas de compromis et de déviations éthiques en faveur de l'intérêt égoïste de l'individu, de la classe ou de la nation, Norwid l'a basée sur ses réflexions et expériences personnelles, ainsi que sur les connaissances que lui fournissaient l'histoire et l'observation de ses contemporains.

Dès ses premiers poèmes jusqu'à ceux avec lesquels le poète a couronné son œuvre, stigmatisée du martyre de sa vie quotidienne, tous ses écrits sont imprégnés par le sentiment de l'adoration du Créateur et de la soumission à sa volonté. Norwid souhaitait que toute la nation fût l'exécutrice de la volonté divine, non pas parée de la robe d'une nation-messie, mais comme une nation pénitente qui bâtit son avenir libre et splendide par son travail. Tous ses poèmes et autres écrits portent la marque de l'orthodoxie catholique quelquefois même catéchisante.

Nous chercherions en vain des crises de la foi chez Norwid, même pas dans le sens schismatique, si partiel que ce soit, et même pas quelques périodes d'indifférence. La pensée et le souci qui se reflètent avec un zèle infatigable et avec continuité dans l'ensemble de l'œuvre norwidienne, concernent les questions si importantes au point de vue religieux, du but de la vie et du travail de l'homme.

Si on insiste ici sur l'orthodoxie inlassable de Norwid, c'est pour souligner la différence entre lui et les autres grands écrivains de l'époque, qui ont souvent succombé à la tentation de s'opposer à la religion et à l'Eglise, ce qui était alors à la mode. « Tous les esprits supérieurs, en Europe, dit Norwid ¹⁸, faisaient leur ascension en piétinant l'Eglise parce que ça leur donnait de la force devant les masses ; un talent qui s'était emporté contre l'Eglise recevait le cachet du génie ; un génie fut promu encore plus haut, il devint un dieu ».

Les mots d'ordre lancés par la presse d'alors qui fascinaient tellement les hommes, tandis que leurs femmes et leurs sœurs en écoutaient d'autres dans les églises, étaient selon la simplification ironique de Norwid : « le progrès, le peuple, l'électricité, le romantisme, les chemins de fer, l'adultère et les républiques ! » ¹⁹.

Dans *Lé Bracelet*, appelé par Norwid une « légende du XIXe siècle », le poète condamne l'attitude de la société mondaine à l'égard des Saints Sacrements pris par elle à la légère — surtout celui de la pénitence. Il y met en relief la différence entre la place qu'occupe le Christ dans ce milieu frivole, le plus souvent indifférent à la religion, et le royaume du Seigneur des humbles : dans une ruelle misérable « j'avisais un baldaquin... sous lequel s'avavançait un prêtre en surplis blanc portant le viatique à un malade... Et sous ce baldaquin, jadis couleur de pourpre, ce qu'il y a de plus saint au monde, parmi les choses et les êtres tangibles et intangibles, cette parcelle de la divine Présence allait, dans une custode d'argent, recouverte d'un linge pur, comme si c'était là le cortège d'un roi exilé ou du dernier des souverains... » ²⁰ C'est ainsi que le Sauveur, banni des salons, faisait son entrée avec le sacrement de l'extrême-onction dans la chambrette d'un chiffonnier mourant.

Malgré la décadence qu'il constate dans la société européenne contemporaine où les justes sont devenus « des îlots dans la lave » du mal, il prédit le jour encore lointain de la victoire de la morale chrétienne survivant dans l'âme polonaise ²¹. Tout en condamnant la démagogie socialiste, Norwid propage l'idée d'une « révolution européenne » ²² pour faire

avancer le progrès du monde entier dans l'esprit de la collaboration chrétienne et des traditions chevaleresques d'antan. Cette révolution « dans le sens honnête du mot » devra être le fruit d'une action concertée de toutes les classes sociales : la noblesse, la bourgeoisie, le peuple et les juifs. Sans égard à la classe sociale ou à la nationalité, tout le monde qui versera son sang à n'importe quel coin du globe pour cette cause aura le droit de manifester librement sa conscience. Il faut créer un congrès des chefs militaires de l'armée européenne avec les prérogatives d'une cour martiale « qui pourra priver de la dignité militaire chaque armée barbare et condamner (les criminels de guerre) ». Norwid réclame la mise en accusation de l'armée d'Alexandre II à cause des atrocités commises par elle en Pologne ²³.

La chrétienté permet la guerre, mais la guerre juste seulement. « On ne peut pas être chrétien et brigand à la fois » ²⁴. L'oppression dont souffre la Pologne est un exemple de brigandage contraire à la conscience et à la civilisation chrétiennes.

Depuis la disparition des ordres militaires du Moyen Age, rien ne les remplace en tant que lien moral et idéologique entre les forces armées des différentes nations. L'armée européenne n'est plus chrétienne ; elle est comme un bras mort, parce que ce bras n'est plus guidé par la conscience, mais « par les trois forces païennes : les primes, la parole d'honneur et la discipline » ²⁵.

La Pologne a le droit de lutter pour sa liberté. Dans la situation où « l'oppresseur arrive triomphant, l'écrasement se fait une routine et la domination une sanction... » dit Norwid ²⁶. L'opposition à l'oppresseur est justifiée « même si elle ne tient aucun compte des suites pratiques, car tel est le caractère de la justice qu'elle ne peut en aucune sorte dériver des causes matérielles. Et si la guerre contre l'ennemi nous paraissait comme une grande *rixe*, celle contre l'oppresseur sera toujours comme une continuelle manifestation de chaque instant de la vie sociale mise en hostilité irrémédiable. Les signes de la vie même serviront de signes de ralliement... »

La Pologne pourra regagner sa liberté non seulement par la force des armes, mais aussi « par la reproduction de l'héroïsme qui induit et qui accompagne à la manière d'éclaireur la grande armée du travail... Je serais même assez osé pour avouer que le désarmement des forces militaires de l'Europe, proposé et élaboré comme une *idée*, aura toujours ses effets pratiques dans les détails et que le même désarmement tenté par des *mesures* de précaution accumulera les causes de la guerre » ²⁷.

Pour arriver à une paix juste et pour libérer le monde du fléau de la guerre, il faut faire triompher la vérité.

Il nous reste encore une question à éclaircir pour réfuter les allégations concernant l'attitude de Norwid à l'égard de la politique du Vatican. Il est vrai que Norwid désirait que l'Eglise regarde la situation européenne à travers le martyre de la Pologne et de l'Irlande, mais il faisait une distinction nette entre les politiciens catholiques et le Saint-Siège. Dans *Fraszka*, poème ironique adressé aux « papistes » de Pétersbourg et de Vienne, Norwid condamne les catholiques qui favorisent la politique injuste de ces deux empires, tout en prétendant défendre la position de la papauté. Selon lui, l'Eglise n'a pas besoin de cette sorte de défenseurs qui, depuis dix-neuf siècles, nuisent au Saint-Siège. De ces catholiques, peut-être un sur cent, est croyant, puisque au lieu de travailler pour l'universalité de l'Eglise, ils veulent la réduire à un autel gardé, comme le tombeau du Christ, par des gendarmes ²⁸.

Pour le Souverain Pontife, Norwid n'a que des paroles de profonde admiration et de dévouement. Dans une ode intitulée *Encyclique de l'assiégé*, il rend hommage au Pape Pie IX, à l'occasion de son encyclique en faveur de la Pologne, du 17 octobre 1867. Il l'appelle « Polonais né à l'étranger..., Patriarche sans faute et sans crainte..., Seigneur de trois couronnes..., unique sur la terre comme Dieu au ciel..., monarque dans une capitale assiégée..., qui se souvient du sang polonais et en prend la défense... » ²⁹.

Ce n'est pas par des idées de messianisme polonais, telles que conçues par Mickiewicz, mais par la foi et le travail, guidés par les préceptes de

l'Eglise, que la Pologne pourra renaître et reprendre sa place dans la communauté européenne. Et les paroles flamboyantes du pontife héroïque Pie IX en sont le meilleur présage.

NOTES

10. Nouvelle : *Civilisation*, traduite par P. Cazin dans *Le Stigmate*, recueil des œuvres de C. Norwid. *Op. cit.* pp. 132-3.
11. CYPRIAN NORWID, *Pisma Polityczne i filozoficzne (Œuvres politiques et philosophiques)* compilées et classées par Z. Przesmycki, éd. Oficyna Poetow i Malarzy, Londres, 1957, p. 38.
12. *Ibid.*, p. 39.
13. *Ibid.*, p. 39.
14. *Ibid.*, p. 43.
15. *Ibid.*, p. 56.
16. *Ibid.*, p. 49.
17. *Ibid.*, pp. 92, 94-5.
18. *Ibid.*, p. 116.
19. *Ibid.*, p. 117.
20. Nouvelle : *Le Bracelet*, trad. par P. Cazin, *op. cit.* p. 67.
21. CYPRIAN NORWID, *Dziela (Œuvres)*, compilées et commentées par Tadeusz Pini, éd. Parnas Polski, Varsovie, 1934, p. 49 (*Piesn od ziemi naszej — Chant de notre terre*).
22. *Op. cit.* (Z. Przesmycki) p. 121.
23. *Ibid.*, pp. 116 et 138.
24. *Ibid.*, p. 137.
25. *Ibid.*, p. 137.
26. *Ibid.*, pp. 178-9.
27. *Ibid.*, p. 177.
28. *Op. cit.* (T. Pini), pp. 62-3.
29. *Ibid.*, p. 146.

Another New Class in the Classless Society

by

GERALD L. STEIBEL

Will industrialization produce a technical-managerial class within the Soviet Union which threatens the Marxist basis of its Society? The following article employs a Veblenian-type analysis to explore some of the newer findings in the field.

In Vladimir Dudintsev's novel, *Not By Bread Alone*, the Deputy Minister is perplexed and confounded by the ragged inventor, who would rather starve than give up the fight for his machine and who refuses to play it smart by accepting the chance to get into the clique. "You see nothing and know nothing except your machine!" the exasperated official explodes. The inventor finally gets his machine, but not before he has been alternately praised and punished — including a stay in jail — and the responsible officials have split among themselves. We leave Lopatkin contemplating his machine, his still potent antagonists and himself. Most of all, he is worried about himself: will success now corrupt him and cause him to become one of *them* as failure was never able to do?

That Lopatkin is not worrying alone is suggested by the fate of the book itself. The magazine *Novyi Mir* first gave the work widespread dissemination in three instalments, indicating a desire on the part of Soviet idea directors to bring the book to general attention. But by the Spring of 1957 that attitude had been reversed. *Literaturnaya Gazeta* attacked Dudintsev, implying that he had not gone far enough in drawing conclusions:

The Lopatkins emerge victorious in life but under *definite circumstances* that V. Dudintsev has not depicted. The happiness of the Soviet people resides in the fact that there is an invincible force that opposes the Drozdovs and the Shutikovs and that it is effective. Without showing that real force, *i.e.* without showing the activeness of the masses, V. Dudintsev presented a picture of our socialist society that created an objectively distorted impression of it¹.

Literaturnaya Gazeta returned to the attack on May 21, calling the novel a "one-sided treatment of our reality", and again on June 6, this

time attacking Dudintsev for his "demagogic speech" to the plenary session of the Moscow Board of Writers. Both *Leningrad Pravda* and the Kiev Writers Circles echoed these attacks. But it remained for Khrushchev himself to deliver the final indictment, in an address called "For Close Ties Between Literature and Art and the Life of the People", which was published in both *Kommunist* and *Pravda*. Here Khrushchev said that Dudintsev was "ignorant of life, lacking the necessary political experience or ability to see what are the determining factors in life . . ." "Reactionary forces abroad" the First Secretary said, "are trying to use the book against us. Dudintsev's book," he said, "does contain pages that are correctly and strongly written, but its general tone is basically wrong." His tirade ended with an attack on *Novyi Mir* for publishing such writings².

The authors probably took these criticisms to heart, because the American edition contains a special preface deploring the propaganda uses to which foreign critics have put his book. He meant, he says, only to air important problems in a constructive manner, not to question the Communist system itself. As Mao Tse-Tung might have said, Dudintsev was seeking to be a "non-antagonistic" critic.

But such is the power of thought that Dudintsev's intentions cannot guide or recall the ideas he has set into motion. He is wrong if he thinks he has merely raised a discussion point in Lopatkin, but right in feeling the danger in this character. For Lopatkin is a subversive person in his own right, an effectively subversive person because he is neither an enemy agent nor a counter-revolutionary plotter, but simply an engineer with an invention which will turn out better pipes faster. And here is the central point: that the engineers may provide more headaches for the Soviet power than all of the machinations of the imperialists.

The striking thing about Lopatkin is the unerring way in which he suggests Thorstein Veblen. For, of whom did Veblen write, if not of Lopatkin, when he put down these words more than half a century ago?

The case is different as regards those individuals or classes who are immediately occupied with the technique and manual operation

of production. Their daily life is not in the same degree a course of habituation to the emulative and invidious motives and manœuvres of the pecuniary side of industry. They are consistently held to the apprehension and coordination of mechanical facts and sequences, and to their appreciation and utilization for the purposes of human life. So far as concerns this portion of the population, the educative and selective action of the industrial process with which they are immediately in contact acts to adapt their habits of thought to the non-invidious purposes of the collective life. For them, therefore, it hastens the obsolescence of the distinctively predatory aptitudes and propensities carried over by heredity and tradition from the barbarian past of the race ³.

Veblen's insight was revolutionary, in the quiet, penetrating way that all great insights are revolutionary. Despite the dead — pan hilarity of his *Leisure Class* style, Veblen was after something more profound than the foibles of the wasters. He depicted a struggle between two kinds of human instinct — the workman and the predatory — and, for all of his pose of detachment, left no doubt in anyone's mind that he was the champion of the former. Where Marx warned of a proletariat marching against the bourgeoisie in a series of Paris Communes, Veblen saw the technician challenging the predator in a dimension which cut through all classes. He described the "artist, inventor, engineer" ⁴ as the high-water mark of civilization and even called, ultimately, for a "Soviet of technicians" to rule America ⁵.

Now comes Lopatkin out of Communism as a new witness for Veblen, announcing in a mediocre novel that a first-class power is abroad in the Communist land. I am of this fraternity of the workman, he is saying, and I can be only what my work makes me. No clearer exposition of Veblenism exists anywhere.

* * *

The first thing that impresses the observer when he looks beyond the novel is the very concrete evidence that Dudintsev is not far ahead of his time. The political leaders are obviously in the process of finding a place for their technical people, and both Khrushchev and Bulganin have spoken out emphatically on that score. Khrushchev appeared at a conference of industrial executives in May, 1955 and, according to Novyi

Mir, pressured the managers to air their grievances. Under his insistent prodding, a certain A. Leskov was made to name two ministers. The Party First Secretary expressed his complete approbation, while the audience laughed⁶.

The conference was followed by a series of decrees in which some of the restrictions which had hemmed in the managers were lifted. The Plenum of the Central Committee of the Party heard Bulganin say in July of the same year :

A factory director is in direct charge of production and must have broad powers, so that he can run things on a strict *khozraschet* (cost accounting) basis, and take full responsibility for the efficient use of all the resources placed at his disposal⁷.

A more sweeping decree of August 9, 1955 transferred administration of many types of industry from Moscow to the Union Republic ministries, and the Twentieth Party Congress in 1956 made it clear that even further shifts were in order. The Plenum of February, 1957 formalized the trend in its "Decision on the Further Organizational Improvement of the Management of Industry and Construction." By July, the leading Soviet legal journal, *Sovetskoe gosudarstve i prave* was even calling for the abolition of the clauses in the Criminal Code which make deficiencies a crime⁸. Thus a long road had been traveled from the earlier, simple days when "wreckers" were stood up and shot.

But these reforms are the beginning, not the end of the problem. Even as they are trying to settle with their producers, the Soviets are beginning to confront their own class of consumers. Here we need but allude to the demands of the consuming public, which found a partial champion in Georgi Malenkov and which continue to press upon the leaders even after his fall from grace.

It is the appearance of consumption demands at the higher levels, however, which is the really portentous omen. So much attention has been paid to the evil influence of the "bureaucracy" in general that the particular character of the bureaucrat has been neglected. To expose this character was probably one of the main motivations for Milovan Djilas when he risked everything he had worked for to speak out.

"The Communist Revolution" he states bitterly, "when it achieves, under different conditions and by state compulsion, the same things achieved by industrial revolutions and capitalism in the West, is nothing but a form of state-capitalist revolution". For it has produced this "New Class", this bureaucracy which displays all of the habits and attributes of a propertied owning class. His words are strikingly reminiscent of the protests of those radicals in America and other Western countries that greeted the rise of the newly-privileged class there, and are doubtless highly prophetic :

As defined by Roman law, property constitutes the use, enjoyment and disposition of material goods. The Communist political bureaucracy uses, enjoys, and disposes of nationalized property.

If we assume that membership in this bureaucracy or new owning class is predicated on the use of privileges inherent in ownership — in this instance nationalized material goods — then membership in the new party class, or political bureaucracy, is reflected in a larger income in material goods and privileges than society should normally grant for such functions. In practice, the ownership privilege of the new class manifests itself as an exclusive right, as a party monopoly, for the political bureaucracy to distribute the national income, to set wages, direct economic development, and dispose of nationalized and other property. This is the way it appears to the ordinary man who considers the Communist functionary as being very rich and as a man who does not have to work¹⁰.

Like Dudintsev, Djilas is no enemy of Communism ; in fact he pleads eloquently, just as Dudintsev has pleaded in his own way, for a return to the simpler ways of the Revolution. From Tacitus to Jefferson, the cry has seldom been absent from men's lips that corruption is sapping virtue, that what Veblen described as "archaic" values needed to be reaffirmed — usually without much success. Whether Djilas may be mistaken in believing that Communism can be anything but self-corrupting is a fascinating question which time will slowly answer ; more to the point is the fact that he sees in Communism the growth of traditional "capitalist" patterns of classes which consume far more than they contribute, and calls the villains "owners."

While Djilas' "owners" are still far from the "conspicuous" consumers of Veblen, the difference seems to be chiefly one of behavior

tactics. Already we see in the picture drawn by Dudintsev the embryo of a class indifferent to everything — including the political — save its own privileges. Many reviewers have pointed out that Lopatkin's adversaries are inventors, like himself, and not Party men as such. Prudence may have dictated the omission, but the story, interestingly enough, loses little credibility as a consequence. A bureaucracy, even in Communist Russia, need not be a political bureaucracy ; as James Burnham pointed out long ago in *The Managerial Revolution*, the symbols of such a group can be politically colorless, provided only that politics permits the group to function according to its own conceptions.

Fortunately there is other evidence available by which some of the speculation can be reduced to a more orderly analysis.

In Joseph Berliner's study of the Soviet managers, he calls attention at the outset to the identity of the type itself. Of the informants, whose interviews form the raw material of the work, he says :

...most of the informants were professional engineers and economists, and possessed a strong sense of professional dignity and pride. They were proud of their technical education, their professional competence, their engineering or managerial achievements and, indeed, of their enterprises too. When they complained heatedly about the interference in their work by the bungling bureaucrats in Moscow or by the incompetent Party snoopers, they spoke not as anti-Soviet propagandists but as engineers and managers voicing the universal business man's hostility toward the bureaucrat who has "never met a payroll " ¹¹.

But these professionals did more than merely view the bureaucrats with disdain ; they had obviously developed stratagems and procedures of their own with which they were effectively thwarting the bureaucrats. They told in interviews at length about *blat*, the system under which one manager provides materials and services for others, in return for similar help when that is needed. Through *blat* a shadow economy had taken shape within the Communist-dictated economy and, as Berliner points out, a rough kind of priorities system for materials and services had forced its way into being ¹².

Blat, in turn, gave rise to the individual who was skilled in the mechanics of the device — the *tolkach*. This character should be as familiar to the “capitalist” reader as the mutual back-scratching of *blat*, for he is none other than the “five percenter.” The *tolkach* knows who has what and how to make the proper arrangements ; he is an indispensable man to the manager who would meet his norms¹³.

Blat and *tolkach* are no furtive phenomena, hid from official view and cloaked in mystery. Despite a conspiracy of silence between the government and the culprits, the system is quite inclusive. Bauer and Inkeles, who questioned Soviet defectors in the same manner as Berliner, point to “family groups” and have this to say about them :

So-called “family groups” . . . develop among persons thrown together by common interests. Thus the manager, the Party organizer, and the production engineer of a factory, some local Party officials, and certain officials of the Ministry in charge may be bound together by common interests in the attainment of good production records for the factory. Not only do they help each other by legal means, but each inevitably becomes involved with the others in responsibility for illegal or quasi-legal methods that must be used in order to attain the production goal. “Family groups”, besides aiding each other in a positive fashion, cover up for and protect each other. The immediate effect of “familiness” is to afford protection against excessive demands from above. While the primary motive behind such groupings may be self-interest, sometimes certain jobs get done which would not otherwise be possible. More likely, failures to meet excessive demands are concealed¹⁴.

The men who make *blat* and *tolkach* into a functioning mechanism are evidently, first, numerous ; second, possessors of definite power ; and, third, aware of their own interests. The last is the most important of their characteristics, for this discussion, because this kind of awareness is the embryo of class. Whether and when awareness will progress to class is another thing in the realm of speculation, but it is not speculation to say that even now the sense of solidarity and cohesion is quite mature within these groups, and that it is not especially mindful of ideology. That they regard themselves as loyal Communists is significant, but it reminds us that the men who made the American Revolution were, almost up to the

Fourth of July, 1776, loyal subjects of the Crown exercising their rights as Englishmen. For such men, political action is not unchangeable.

Evidence such as this, although fragmentary and far from conclusive, nevertheless points to certain general propositions which may be helpful in tying the pieces together :

First, the conflict between the engineer and the wielders of power is not a feature peculiar either to "Communism" or "Capitalism" ; rather, it seems to be characteristic of first-generation heavy industrialization, which is dependent enough upon the engineer to make it necessary to satisfy him, but which must also keep him from dominating the power order whose own rules run contrary to his.

Second, the rise of the engineer is associated with the rise of a consumption factor. This association is in part antagonistic, when consumption demands require the curtailment of the engineer's own production goals, and in part complementary, when the engineer seeks part of his reward in consumption itself.

Third, an awareness of self-interest and separate identity takes shape on different levels as Party man, industrial manager and engineer vie for the prizes of control. This kind of awareness takes the shape both of resistance of each to the pressures of the others and cooperation with those others, depending upon the tactical situation.

These theoretical formulations summarize to some extent what has been taking place within the Soviet economy. To whatever extent they are valid, they may be applicable to the economies of those countries which have come under Soviet influence or control. But, perhaps above all, they suggest irresistibly some projective comparisons with the experience of the "capitalist" economies.

Two things stand out in Western experience with this kind of problem, one positive, the other negative. In positive terms, the answer can be generalized as follows : the technician was taken into the firm, given enough reward to remove his revolutionary threat and a balance was struck between him and his saboteurs (in Veblen's term) in which

the conflict was turned to actual advantage. The profiteer was not expunged, nor were his profits denied to him. Instead, the engineer has been allowed to continue to push for better methods, better materials, better products. The profit-maker has, at the same time, been won to the belief that these things can mean greater profits for him. Scientific management procedures now take account of the technician's imperatives, thanks to pioneers like Elton Mayo, and as a result he has become relatively content to work for the entrepreneur. The balance is not always a happy one, but it seems to work. In fact, it is remarkable how many of W. H. Whyte's "Organization Men" are engineer-technicians.

But none of this obvious stability could have been accomplished without the negative fact that there were no dogmas to fight. The lack of ideologies in American life made it possible for the claims of all to be worked out in a common milieu, self-interest. This is not the place to go into the dynamics of the conflict, but it should be noted that the contestants confronted only in the main, each other and the rules were simplified by the absence of any need to square the final outcomes with universal scriptures. It has been what Americans like to call a "fair fight," because there was no prescribed way in which it had to come out.

What are the prospects for the Communists? That the struggle is only beginning is plain, not only from the troubled writings of the Dudintsevs, but from other quarters as well. One of the basic demands of both the Polish and Hungarian revolutionists, in 1956, was for the establishment of workers councils. In the narrower sense, these were the classic demands of workers for a fairer share of the fruits of their toil — a demand made the more pungent by the lack of real trade unions to formulate true collective bargaining programs. In the broader sense, these demands were a rejection of the rule of the Party politician and the bureaucrats whom he nurtures and an articulation of the theme that industry should be run by rules that made genuine economic sense. In both revolutions, such councils were set up. It took the Hungarian reaction a full year to destroy them in that country and the Gomulka regime

is still fighting to recapture the power that the councils there succeeded in garnering.

But the issue is joined and the Party is on the defensive. Already beset by the independent demands of the military, it must now fight against the apparition which it has had to raise. The Communists worship heavy industry and heavy industry spawns operatives who in turn spawn ideas, goals, behavior which threatens the Party. Isaac Deutscher, as well as Milovan Djilas, has pointed out that Communism is producing people who think, must think, and thinking is the holy water before which their devils shrink. Yet the Communists are driven by their own dilemma. As Harry Schwartz informs us, it is now Communist policy to make the head of every enterprise, every shop foreman and superintendent a trained engineer or technical specialist¹⁵. Here could rise the final executioners of both Communism and Communists.

And this is precisely what Veblen predicted when he said that scientific behavior had to lead to logical thought. In America, his mordant theorems penetrated deeply and took root. Although he was abused personally as are so many crank thinkers, his shafts of light helped the quiet revolution in this country to progress with widespread consequences. Among his contemporaries, for example, John Dewey fed his own educational theories with Veblen's words about scientific values in thinking and emerged with a view of intelligence which leaned heavily upon the application of those scientific values. But more, Veblen was followed by younger economists like Hoxie, Mitchell and Dorfman and sociologists like Riesman, to name just a few, who took the master's lead and brought economics from the study of facts and theory alone to the study of institutions. Like Dewey, Veblen is now part of every American consciousness, including that vast majority who probably never heard of him.

Thus, to recapitulate, industry in America, just as later in Soviet Russia, gave rise to problems which gave rise to ideas. But here both ideas and problems followed parallel and interacting channels of develop-

ment. The result was new ideas and new expedients for dealing with the problems. All of this undirected and often chaotic ; the only favorable thing to be said is that it was all very effective.

It is not certain whether Communists read Veblen, it is more certain that they would learn little from him. While it is dangerous to speculate on what the men after Lenin will do, it is possible to underline the vulnerabilities to which they are victims and the obstacles they face.

Perhaps the chief obstacle is the role of ideology, or the belief in belief itself. It is too often unappreciated that Communists are compulsive believers. Whether Marx was right, Lenin was right, Stalin was right, is not the point. There are the tablets of doctrine and everything must come out "Communist." The solution must be a *Communist* solution. This compulsion is the real locus of the Party's power. Individuals come and disappear on the strength of their ability to prove association with the ancient writings.

Since, in fact, Marx never contemplated either Lopatkin or his persecutor, Drozdov, and Lenin, despite his genius for commenting on everything under the sun, was good chiefly at making a revolution, the post-Stalinists have no real guides for dealing with the new tangle of classes. They will, indubitably, proceed pragmatically, but doctrine will intrude at every turn. Already, as Boris Nicolaevsky has pointed out, the disposition of the case of the managers has gotten tangled up in the *talmudic wars* involving Malenkov, Khrushchev, Bulganin and all the others¹⁶.

That the Soviets regard the technician as someone to be contained and not encouraged to strike at the fundamentals of the order is apparent from their official view of the changes which have been authorized. Writing of these developments, two Soviet specialists have declared that "The principles on which management is based are constant in our economy ; they are the expression of the Leninist style of leadership. What changes are only the forms and methods of management . . ."¹⁷ Leninism, to them, means "Democratic centralism (which) requires

the operation of the principle of individual responsibility in management throughout the entire industrial network." But it is clear that the responsibilities to be conferred upon the managers will be hedged by some important restrictions. For example,

Full responsibility accorded the economic chief, the right to issue orders and control the operations of the enterprise demands the unfailing mass participation of its workers in management... As the workers' organization with the broadest mass character, the trade unions have an especially large role in working out and putting into action the plans for the enterprise, in deciding questions relating to fixing quotas, organizing labor processes and wage payments... etc.¹⁸.

When it is remembered that Soviet "trade unions" are actually further instruments of Party control, a measure of the real intentions may be gleaned. If change is seen "only (as) a form and method of management" we may assume that the Party is still very much in the picture. The question remains, therefore: how far will the managerial revolution proceed before political power moves to throttle it?

NOTES

1. *Literaturnaya Gazeta*, May 16, 1957.
2. *Kommunist*, August, 1957; *Pravda*, August 28, 1957.
3. VEBLEN, T., *The Theory of the Leisure Class*, N. Y., Modern Library, 1931, pp. 232-233.
4. DORFMAN, J., *Thorstein Veblen and His America*, N. Y., Viking Press, 1934, p. 193.
5. *Ibid.*, p. 512 f.
6. AZHAEV, VASILU, "Bosses of the Country". *Novyi Mir*, No. 7, 1955.
7. *Pravda*, July 17, 1955.
8. DOZOPTSEV, V. A., "The Legal Status of the Industrial Enterprise". *Sovetskoe gosudarstvo i pravo*, No. 10, 1956.
9. DJILAS, M., *The New Class*, N. Y., Frederick A. Praeger, 1957, pp. 33-34.
10. *Ibid.*, pp. 44-45.
11. BERLINER, JOSEPH, *Factory and Manager in the USSR*. Cambridge, Harvard Press, 1957. Intro., p. 7.
12. *Ibid.*, chap. 5, *passim*.
13. *Ibid.*, chap. 6, *passim*.
14. BAUER, RAYMOND, INKELES, ALEX, and KLUCKHOHN, *How The Soviet System Works*, Harvard University Press, Cambridge, 1956, p. 77.
15. SCHWARZ, HARRY, *New York Times*, Nov. 14, 1957.
16. See his "The Fall of Zlinkov", "The Party Men and the Managers", and "The Battle in the Kremlin" in the *New Leader*, Nov. 11, 1957, July 29, 1957 and August 5, 1957, respectively. See, also, SEWERYN BIALER's "The Three Schools of Kremlin Policy" in the same publication, July 29, 1957. These articles are concerned with the personnel changes in top Soviet leadership, relating those changes to underlying causes, including the industrial managerial situation.
17. VLTIN, L. and KAMENITSER, S., "Forms of Industrial Management in the USSR". *Political Affairs*, November, 1957, p. 28.
18. *Ibid.*, p. 29.

Les tâches de la linguistique slave

(A l'occasion du 10e anniversaire de *Slavistica*)

par

JEAN-PAUL VINAY

Quiconque s'intéresse à des titres divers aux langues slaves et au riche éventail de littératures et de civilisations qu'elles transmettent, se doit de connaître et de pratiquer les publications de la *Ukrajinskaja Vilnaja Akademija Nauk Uvan*¹. Cette collection, reposant en grande partie sur les travaux de M. J. B. Rudnyc'kyj qui en a signé plusieurs volumes, mérite de retenir ici notre attention à l'occasion de la dixième année d'existence de *Slavistica* (1948-1958). J'aimerais, après avoir noté les points saillants de cette collection, poser dans une perspective canadienne le problème des langues slaves sur le plan de la linguistique.

Slavistica nous présente tout d'abord des études générales, culturelles ou politiques intéressant les groupes baltes et slaves fixés ou réfugiés au Canada depuis la fin de la guerre. On note en particulier les numéros 4, *Slavic & Baltic Universities in Exile* (1949) ; 5, *A Page from Czech-Ukrainian Relations* (en ukrainien), (1949) ; 12, *Slavic groups in Canada* (1951) ; 26, *A Phase of Bulgarian-Ukrainian Literary Relations* (1956), etc. Un sous-groupe de cette première subdivision traite de problèmes particulièrement urgents dans le domaine de l'éducation.

A ces publications historiques, il faut joindre des bulletins périodiques, dressés par le chercheur infatigable qu'est J. B. Rudnyc'kyj, et qui rendent à la slavistique canadienne des services précieux : ce sont des panoramas bibliographiques intitulés *Slavistica Canadiana* (No 9, 1950 ; No 18, 1952 ; No 21, 1953 ; No 24, 1955 ; No 25, 1956 ; No 27, 1956) ; ces renseignements s'ajoutent ainsi à ceux que l'auteur publie annuellement dans notre *Revue de l'Association Canadienne de Linguistique*², ainsi qu'aux comptes rendus qu'il envoie aux périodiques

européens, notamment à *Orbis*, où grâce à lui le Canada est bien représenté.

Mais l'attention du linguiste se porte tout naturellement de préférence sur un deuxième groupe de publications de l'*Uvan* qui traitent directement de morphologie, d'étymologie ou de philologie. Parmi ces dernières, l'onomastique occupe une place de choix. Toujours sous l'impulsion de J. B. Rudnyc'kyj, pour qui la science des noms de lieux semble avoir un attrait particulier, la série *Onomastica* (bi-annuelle) a publié de nombreuses études, notamment celles de P. Skok, *Sur quelques noms de lieux d'origine ukrainienne en Roumanie* (1957) ; J. B. Rudnyc'kyj, *Canadian Place Names of Ukrainian Origin* (No 2, 3e édition, 1957) ; B. O. Unbegaun, *L'origine du nom des Ruthènes* (1953) ; W. Kirkconnell, *Canadian Toponymy and the Cultural Stratification of Canada* (1954) ; I. Velyhors'kyj, *The Term and Name "Canada"* (1955), etc.

L'onomastique n'est pourtant qu'une science périphérique en matière de linguistique, et l'on s'attendrait à ce que *Uvan* cherche à présenter des problèmes plus actuels, notamment en phonologie et en morphologie des grandes langues slaves de communication. Ces sujets cependant ne figurent pas dans la collection que j'ai sous les yeux : l'ukrainien tient, assez naturellement, une place de choix dans ces travaux, comme le prouvent les Nos 20, *Ukrainian and the Slavic Languages*, de P. Kovaliv (1954) ; No 11, *An Early 17th Century Ukrainian-Russian Dictionary*, de I. Ohienko (1951) ; la grammaire de Luckyj & Rudnyc'kyj, et l'ouvrage intitulé *Readings in Canadian Slavic Folklore*, dont le tome I donne une version ukrainienne (J. B. Rudnyc'kyj, 1958) très documentée, publiée sous l'égide de la Section des Etudes slaves de l'Université du Manitoba. Mais là encore les sujets abordés restent en somme en dehors des préoccupations centrales du public canadien³. Je ne voudrais pas que l'excellente équipe manitobaine voie ici une critique trop facile d'un effort aboutissant à un enrichissement très réel : je prends appui sur les réalisations de dix ans de publications et d'enseignement pour essayer de dégager le véritable problème posé par l'insertion des disciplines

slaves dans les programmes universitaires destinés, faut-il le rappeler, non uniquement à une élite groupée autour d'une chaire magistrale, mais à l'ensemble de la population estudiantine qui monte actuellement, et qui veut profiter de ces fenêtres ouvertes sur un monde inconnu. Le Canada a un besoin essentiel d'une formation linguistique slave, — et je me garderai bien d'omettre, comme corollaire de cette formation, une exploration conceptuelle, métalinguistique qui seule permet une appréciation complète des textes et des idées. Or, la consultation des volumes de l'*Uvan*, de même que les pages de la présente revue, ne révèlent aucune préoccupation vraiment descriptive ou structurale se rapportant aux langues baltes, slaves ou centre-européennes. Nos étudiants ont besoin au premier chef de méthodes graduées, conçues en fonction d'un public canadien de langue française comme de langue anglaise, exposant le détail des systèmes phonologiques, morphologiques et syntaxiques de langues généralement très différentes de celles enseignées au Collège ou au High School. Quand on sait les réalisations à la fois hardies et méthodiques qui se sont fait jour dans ce domaine dans les centres américains de Cornell, Ann Arbor, Washington, D. C., Monterey et bien d'autres, on ne peut que déplorer le peu d'échos que suscitent parmi les slavissants canadiens les techniques structurales les plus immédiatement utilisables. Je n'en veux pour exemple que l'indifférence avec laquelle on accueille l'enseignement de la phonétique et de la phonologie [« phonemics »] à propos de langues aussi riches et aussi difficiles que le russe ou le polonais (plus « pratiques » ici que l'ukrainien). L'alphabet cyrillique du russe est déjà en soi une barrière : enseigner cet alphabet avant de présenter l'ensemble, et même le détail, de la structure phonologique du russe, c'est mettre la charrue avant les bœufs, comme l'ont dit ailleurs des slavistes éminents, avec le poids d'une compétence dont je ne me réclame nullement. Je pense notamment à la démonstration que fit à cet égard Gordon H. Fairbanks, maintenant professeur à Cornell, N.-Y., devant un auditoire de spécialistes slaves à West Point en 1952. Et puisque j'en appelle ici à l'autorité de nos collègues américains, il

n'est peut-être pas inutile de verser au dossier, à titre comparatif, le programme que se traçaient les rédacteurs d'une grande revue de linguistique, *Slavic Word*, au moment où ils s'apprêtaient à lancer leur nouvelle collection. Roman Jakobson, André Martinet et Francis Whitfield précisaient, dans une déclaration liminaire, les tâches de la slavistique américaine : rappelant l'extraordinaire développement des études slaves aux Etats-Unis depuis la guerre, ces trois spécialistes soulignaient que de « marginales » qu'elles étaient autrefois, ces études devenaient « centrales », ajoutant : *the achievements of Slavic scholarship in America are acquiring an increasing international significance*. Ces auteurs auraient pu aussi bien englober le Canada dans leurs déclarations, car là aussi la multiplication des chaires de slavistique a été étonnante. Nous pouvons donc, rétrospectivement, rendre cette justice à nos universités, — et celle de Montréal en particulier, d'avoir compris l'importance et la portée de ces études nouvelles. Là cependant où *WORD* s'écarte de l'expérience canadienne, c'est lorsqu'il définit les tâches des spécialistes. Dans un contexte de rénovation des méthodes, les collaborateurs du *Slavic Word* ont voulu situer la démarche des chercheurs sur le plan de la linguistique, suivant en cela un mouvement d'opinion qui a influencé toutes les universités américaines depuis 1944 :

"In the principal American centers of Slavic studies, scholars are actively engaged in a systematic description of contemporary Slavic languages, making full use of the recent methodological achievements in structural linguistics and such cognate fields as cultural anthropology, theory of social interaction, symbolic logic, communication theory, sound analysis, etc. This synchronic approach is being supplemented by a more profound enquiry into the historical phonology and grammar of different Slavic languages, their genetic interrelations, and their affinities with adjacent tongues. Here again, the rich accumulation of experience gained in structural analysis, areal studies, and contiguous historical disciplines, will be put to full use." (*WORD*, 8.4 (1952) : 305).

Réclamer pour les langues slaves un traitement structural et comparatif « externe », — dans le sens que Bally donne à ce dernier terme, ce n'est d'ailleurs que rendre à César ce qui appartient à César. Les

notions les plus fécondes du structuralisme actuel, faut-il le rappeler, sont nées en pays slaves. Et si Saussure a été influencé par Baudoin de Courtenay, en fait la théorie phonologique post-saussurienne devait voir le jour grâce à une équipe hors de paire composée des « grands noms » de la linguistique fonctionnelle : Bohumil Trnka, Roman Jakobson, le prince N. S. Troubetzkoy, Mathesius Doroszewski, Polivanov, Belic, Karcevskij, Havranek, Vachek et j'en passe... Que cette équipe ait été dispersée par les événements, pour d'ailleurs féconder largement l'école américaine, ce n'est pas une raison pour se désintéresser de la structure des langues slaves. Et si les publications modernes provenant des pays slaves eux-mêmes semblent souvent orientées vers des préoccupations socio-linguistiques ou psychologiques, « où l'activité du langage est liée directement à l'activité productrice de l'homme »⁴, cela prouve simplement que le rapport langue-pensée est au premier plan des préoccupations d'idéologies qui prétendent agir sur les esprits par tous les moyens. Pour un public canadien, de telles préoccupations ne sauraient intéresser que les spécialistes de la philosophie politique, de la dialectique en particulier.

Ce n'est pas dire qu'il faille négliger pour autant des explorations métalinguistiques vers lesquelles certains chercheurs américains et européens semblent s'engager à la remorque de Benjamin Whorf : plongé actuellement dans l'élaboration d'une doctrine de stylistique comparée, où les éléments rapprochés proviennent du français et de l'anglais, je trahirais une discipline essentielle en réclamant pour les études slaves une spécialisation exclusive dans le domaine des structures. Il n'en reste pas moins que ces structures sont les rapports inévitables de tous les niveaux supérieurs de l'analyse et de la fonction linguistiques. Elles réclament donc en premier lieu l'attention des pédagogues et des linguistes, comme l'affirmait récemment notre collègue J. St. Clair-Sobell, et comme on peut le constater en feuilletant les pages du monumental volume de mélanges offert à l'un des pionniers de la phonologie, synchronique aussi bien que diachronique, Roman Jakobson⁵. Une fois le contenant défini, décrit et accessible, c'est alors que les techniques d'explora-

tion de la stylistique comparée, entendue au sens de l'école de Genève et encore tout imprégnées de l'enseignement de Saussure, pourront jouer pleinement pour rapprocher, pour le plus grand bienfait de nos étudiants, les réalités slaves des réalités canadiennes correspondantes.

NOTES

1. UVAN of Canada, *Publications of the Ukrainian Free Academy of Sciences*, P. O. Box 3597, Station B, Winnipeg, Man. La collection intitulée *Slavistica* fait paraître trois fois par an des travaux sur les langues, littératures, civilisations et histoire des Slaves, particulièrement sur le groupe oriental ; la série *Onomastica* paraît deux fois l'an. Plusieurs collaborateurs de ces deux séries professent dans des universités européennes ou américaines.

2. Cf. pour le numéro en cours *RACL* 3.2 (Octobre 1957) : 97-8. Le professeur RUDNYČKYJ est, depuis 1956, le vice-président de notre Association Canadienne de Linguistique.

3. Il est certes difficile de définir le mot « central » dans un tel contexte ; je ne veux point réclamer pour le linguiste l'exclusivité des domaines synchroniques et normatifs et il est satisfaisant de constater que UVAN a su précisément continuer à explorer des domaines diachroniques importants, même si le public n'en voit pas la pertinence immédiate : je n'en veux pour preuve que l'excellent travail intitulé *Slavisches und Indogermanische Akzent-dubletten* (*Slavistica*, No 22, 1955). Il y a donc une hiérarchie des tâches, comme de leur échelonnement dans le temps ; celles que je me permets d'esquisser ici sont « centrales » dans le contexte universitaire où elles devront porter fruit.

4. Cf. VINOGRADOV, V., *A Program of Marxist Linguistics* (*Pravda*, 4-7-1950 : 3) cité dans *The Soviet Linguistic Controversy*, King's Crown Press, New-York, 1951, dont les conclusions rejoignent celles de M. Cohen dans son ouvrage : *Pour une Sociologie du langage*, Paris, Albin Michel, 1956.

5. *For Roman Jakobson. Essays on the Occasion of his Sixtieth Birthday*. The Hague, Mouton & Cie, 1956, 681 pages. La bibliographie complète des œuvres de Jakobson est en soi une défense et l'illustration des tâches actuelles de la linguistique slave.

Miscellanea

Travaux des étudiants :

LE PHÉNOMÈNE DU DOUBLE CHEZ DOSTOÏEVSKY ET CHEZ MAUPASSANT

par

THÉRÈSE HALLÉ, M.A.

Dostoïevsky fut accusé d'avoir des tendances à la cruauté. Il fut également blâmé de prendre un malin plaisir à découvrir les régions morbides de l'âme. Avouons-le, il se sentait vraiment à l'aise lorsqu'il exposait les bassesses de la nature humaine. Si l'on examine ses livres on se rend compte qu'il a analysé une quarantaine de caractères anormaux. Le comte de Vogüé s'est demandé si la littérature a le droit d'étudier ces anormaux. Bon nombre de critiques furent de son avis et ridiculisèrent la galerie de tableaux d'un monde qui ressemblait à un asile d'aliénés. Depuis 1860, les progrès accomplis par la psychiatrie nous ont donné une meilleure compréhension du moi et de ses anomalies. Depuis que libido, ambivalence, régression, complexe sont devenus une partie de notre vocabulaire habituel, ils ont perdu leur mystère et l'esprit ne les trouve plus ni confus ni contradictoires.

Aujourd'hui nous nous rendons compte que Dostoïevsky fut un novateur. Il fit bien des découvertes que la psychanalyse et la psychiatrie trouvèrent après bien des observations cliniques et des recherches. Ce pionnier partit de suppositions bien différentes de celles des psychologues et des psychiatres qui vinrent après lui. Tous les phénomènes psychiques étaient pour lui les manifestations de réalités supérieures. En décrivant les états anormaux du moi il n'était pas intéressé à décrire la maladie en elle-même, son intention était plutôt de montrer la tragédie de l'âme et du corps. Pour lui, les troubles mentaux ne l'intéressaient pas du point de vue médical à savoir comment empêcher l'intelligence du patient de sombrer mais comment sauver une âme tourmentée par le problème religieux. Sa science ne lui venait pas d'observations faites sur ses semblables mais de l'analyse de ses propres souffrances. Les maladies que les neuro-psychiatres classifient sous les noms de manie dépressive, grand et petit mal, démence sénile, infantilisme, hystérie, mégalomanie, hallucinations, ces maladies, Dostoïevsky les traduisit sous forme de caractères tragiques : Raskolnikov, Rogojine, Stavroguine, Stéphan Trophimovitch, Nastasia Philippovna, Lisa Hohlakov, Marmeladov, Smerdiakov, Kirillov, Golyadkine. Ce dernier est le principal personnage d'une nouvelle intitulée *Le Sosie*. Dostoïevsky parlait souvent avec fierté de ce récit qu'il avait écrit peu de temps après le succès de son premier roman : *Les Pauvres Gens*.

Avec son besoin d'humiliation, le romancier s'est caricaturé dans le personnage de Golyadkine Petrovitch, ce petit employé de bureau qui souffre, depuis son enfance, du complexe d'infériorité. Un beau matin il se lève mal en train, l'esprit nébuleux, déprimé et croit qu'il va perdre la raison. Tout en s'acheminant vers le bureau, il a l'impression d'être la risée des gens. Installé à son pupitre, il pense que ses compagnons de travail machinent une conspiration

contre lui. A un moment donné, il en a assez de la vie routinière et au lieu de se rendre à son emploi il fait venir une voiture et se promène pendant un certain temps. Subitement il se résout à consulter un médecin. Ce dernier lui conseille de se distraire et de mener une vie sociale intense. Cela tombe à point nommé. Son patron donne une fête en l'honneur de l'anniversaire de naissance de sa fille Clara, son ancienne amie. Petrovitch se rend à la maison du chef. On lui en interdit l'entrée, car il n'est pas invité, mais il finit par pénétrer dans la maison par une porte de service. Pendant un certain temps il hésite à entrer dans le salon. Il y a combat dans son esprit entre sa timidité naturelle et le besoin autrefois refoulé de gloire. Tout à coup, presque malgré lui, il se trouve comme par enchantement au milieu des invités bégayant ses souhaits à Clara. Celle-ci paraît ravie. Les laquais essaient de le faire sortir, mais en vain. Petrovitch a une idée fixe. Il veut faire danser son ancienne amie. Soudain, à son grand désarroi, il voit un inconnu supplier Clara de danser avec lui. A ce moment on parvient à sortir de force Petrovitch et à le jeter à la rue. Dans un état de surexcitation extrême, il arpente les rues de St-Petersbourg. Il n'a aucune idée de ce qu'il fait ni d'où il va. Épuisé il s'approche du canal. Il a la gorge serrée et sent tout le temps quelqu'un près de lui ; en effet, un homme se dirige de son côté. Au moment précis où cet individu passe près de lui Petrovitch se met à trembler ; puis il court après cet inconnu et il l'examine à la lumière du lampadaire, ses craintes se confirment : cet étranger est son double. Hypnotisé il est forcé de le suivre. Son horreur atteint son comble quand l'individu franchit le seuil de sa propre demeure.

Le lendemain, le Double vient au bureau. Il s'assoit en face de Petrovitch à son pupitre. Le travail terminé, il accompagne le héros chez lui et ne le quitte pas de la soirée. Petrovitch se saoule. A son réveil, il est très étonné de voir que son ennemi a enfin déguerpi. Les jours suivants Petrovitch paie les pots cassés par le Double. Finalement Petrovitch reçoit une lettre de Clara. Elle lui apprend qu'elle doit épouser quelqu'un contre sa volonté et elle supplie de lui venir en aide ; elle lui indique même l'heure et la place où elle veut le rencontrer, car elle a l'intention de se sauver avec lui. Notre ami se rend à l'endroit indiqué. Il pleut à torrent et il attend sa bien-aimée, non loin de chez elle. La porte de la maison de Clara s'ouvre et le Double apparaît. Pour un moment la volonté de Petrovitch est anéantie, il est sous l'empire de la seconde personnalité. Quand il revient à lui il est chez Clara entouré par une foule de curieux. Il est abasourdi, il voit des mouches noires et entend des sons de trompette. Il distingue peu à peu les gens qui l'entourent. Quelle n'est pas sa surprise de voir quelqu'un lui sourire malicieusement. C'est son médecin. Un peu plus tard, en route pour la maison de santé le Double est encore présent montrant sa face grimaçante à la portière.

Si l'on rapproche de ce roman macabre *Le Horla* de Maupassant on leur trouve une grande parenté. C'est que chez ces deux hommes on rencontre le phénomène du double. Dans le cas de Maupassant ce fut quelque chose de très désagréable dont il fut affligé, chez Dostoïevsky ce fut un moyen de donner libre cours à son expérience personnelle en ce qui touchait les conflits de son être.

Le Horla est le journal d'un névrosé qui se plaint de ce que sa maison est hantée. La présence d'un intrus contrôle ses pensées et ses actes. Il a des

hallucinations visuelles et à un moment donné le fantôme obscurcit même son image reflétée dans un miroir. Un beau jour, il décide de tuer ce spectre ; pour en finir il met le feu à la maison. Malheureusement l'importun n'est pas mort ; alors la victime décide de se suicider.

Le double dans le cas de Maupassant et de Dostoïevsky est dû à des causes bien différentes. Chez Maupassant, type extrovert, l'hallucination du double est le résultat de répressions et d'amnésie ayant pour cause la peur des conséquences de ses débauches sexuelles. Dans le cas de Dostoïevsky, il n'y a pas de preuve qu'il ait vraiment eu d'hallucination. L'écrivain se rend compte des désirs qui sont en désaccord avec les lois morales qu'il s'est lui-même tracées. Dans ce roman, il essaie de donner l'impression de ce conflit par le truchement du double. Selon le docteur Coleman cela est une des caractéristiques du type schizoïde.

Au moment où Dostoïevsky écrit *Les Pauvres Gens*, il avait un emploi insignifiant dans la machine gouvernementale et n'avait pas de protecteur. Par un coup du sort il est soudain proclamé, par tous les critiques, un second Gogol et on le fête partout.

Voici l'extrait d'une lettre qu'il écrivit à son frère à cette époque et qui donne une bonne idée de son état d'esprit :

« Mon frère, je crois que ma gloire n'atteindra jamais un tel pinacle. Partout les gens me témoignent du respect et de la curiosité. Le prince Odoevsky m'a demandé l'honneur d'une visite. Panoev m'a dit qu'un génie est né qui va culbuter tous les autres par terre. Tous me reçoivent comme un véritable prodige. Il m'est impossible d'ouvrir la bouche sans que toutes mes paroles soient citées ou mes intentions commentées. Beaucoup d'idées fourmillent dans ma tête mais je ne puis en exprimer aucune pas même à Tourguéniev, sans qu'immédiatement le lendemain, dans tous les carrefours de Saint-Petersbourg, on chuchote 'Dostoïevsky a écrit ceci, Dostoïevsky a dit cela' ».

Timide, susceptible, type introvert et inhibé, le premier résultat de ses succès amena à la surface juste assez de vantardise, de hardiesse et d'inconvenance pour en faire un personnage ridicule comme Golyadkine. Le jeune auteur faisait la roue et se glorifiait de sa vie de débauche et il voulait faire croire à tous qu'il avait des liaisons avec Mina, Clara et Marianne, pour lesquelles il dépensait des sommes fabuleuses. En réalité, il était gauche et réservé avec les femmes avant son séjour au bain. Il n'eut pas non plus d'aventure amoureuse si ce n'est un amour sentimental pour Madame Panoeva avec laquelle il fut toujours trop timide pour déclarer sa passion. Cette nouvelle du Sosie semble décrire cette petite histoire sentimentale que fut cette aventure de Clara et de Golyadkine. Peu importe la valeur intrinsèque du Sosie du point de vue littéraire. Ce qui est vraiment intéressant c'est que, pour la première fois, l'auteur montre l'esprit en conflit avec deux personnalités. Somme toute Dostoïevsky décrit ce que lui-même avait éprouvé, la présentation simultanée de sentiments et d'impulsions contradictoires. Dans cette histoire c'est un conflit amoureux qui est la cause de cette dissociation ; la bataille engagée entre le sens moral et l'impulsion sexuelle.

Petrovitch est un humble personnage bien épris de Clara, mais beaucoup trop timide pour avouer l'ardeur de sa passion. Pendant un certain temps, il a été malade et s'est rendu compte que quelque chose s'était dérangé dans sa

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

cervelle. Il consulte un médecin. Un jour, contre sa volonté, il se trouve en présence de Clara et s'aperçoit qu'il est ridicule. C'est seulement après cet épisode que le Double devient une entité séparée. Cette seconde personnalité est fruste, fantasque et a le contrôle de son corps et de son esprit. Le vrai Petrovitch est seulement un spectateur passif et sans volonté. L'auteur a imaginé que la bien-aimée a donné un rendez-vous et c'est seulement lorsqu'une fois encore il est en présence de Clara et prêt à être conduit à la maison de santé, qu'il reprend un peu le contrôle de ses actes.

Les médecins anglo-saxons qui ont étudié les œuvres de cet écrivain ont surtout vu des manifestations malades chez lui mais les philosophes français modernes ont découvert, dans les faits et gestes de ses héros, des préoccupations métaphysiques.

B I B L I O G R A P H I E

Ouvrages généraux

- M. HOFFMANN, *Histoire de la littérature russe*, Paris, éd. du Chêne, 1946.
S. MICHELSON, *Les Grands Prosateurs russes*, Paris, éd. Le Jeune Parque, 1946.
E. M. DE VOGÜÉ, *Le Roman russe*, Paris, Plon, 1868.
K. WALISZEWSKI, *Histoire de la littérature russe*, Paris, Armand Collin, 1900.

Ouvrages par écrivain

DOSTOIEVSKY

Textes

- Le Double*, trad. Georges Arout, Paris, Sulliver, 1950.
Correspondance de Dostoïevsky, trad. Dominique Arban, Paris, Calmann-Lévy, 1949.
Journal d'un Ecrivain, trad. Jean Chuzeville, Paris, N. R. F., 1938.
Lettres de Dostoïevsky à sa femme, trad. J. W. Bienstock, 1868-1880, Paris, Plon, 1927.

Etudes

- H. TROYAT, *Dostoïevsky*, Paris, éd. Fayard, 1940.
S. ZWEIG, *Trois Maîtres*, trad. Henri Bloch et Alzir Hella, Paris, Grasset, 1949.

Article de revue

- COLEMAN, S. M., *Phantom Double*, its psychological significance. *British J. M. Psychol.* 14 : 254-273, 1934.

MAUPASSANT

Texte

- Le Horla*, Utrecht, L'Abeille Laborante.

THE DUALISM OF TSAR AND GOD — FROM WHITE TO RED

by

IAN G. LINDSAY

Mauritius and other early historians stated that the Slavs as a group loved liberty¹. In reality this is truer of the Serb, Pole, Czech and Ukranian Slav whose histories record a stronger inclination to insurrection and political freedom than does that of the Russians. This striking split of the early homogeneous Slav mentality into two groups, eastern and western, suggests that the Russian psyche has since changed.

The combined effect of historical and environmental factors (the land, Tartar domination, religion and socio-economic conditions) on the Great

Russian mind no doubt turned it to submission and fatalism. The remoteness of the peasant from the Tsar and the Church together with the Church-State alliance were in themselves sufficient to father the idea of the oneness of the Tsar and God.

Russia's ancient proverbs clearly illustrate this relationship, enduring from the early peasantry to the recent Stalin regime. Moreover, the main historical events that influenced Russian life are reflected in the traditional oral philosophy.

In any discussion of heterogeneous Russia, the ethnic and cultural meaning of the term Russian must be defined. It is impossible to speak of an overall culture. The lack of geographical, racial, economic and climatic uniformity narrows the study into regions and societies. The people considered here are those of the north living in the areas of Moscow and adjacent cities — the Great Russians.

After the decline of Kiev in the 12th century, a great migration of Slavs went north and northwestwards to found a new empire. There, mingling with Finnish, German and Polish elements, was the beginning of Great Russia, its capitals Moscow and St. Petersburg, the Tsars and the people that we know today as Russians.

This vast newly-settled land, its rivers and forests were important factors in the formation of the Russian mentality. The paucity of reward for the tilling of this poor northern land prevented the growth of prosperous communities and kept the peasant in servitude. Snowbound and isolated from the fertile southern regions and their rich cultures, the peasant, thrown on his own resources, became *introspective*.

The new empire was soon conquered by the Tartars, who inflicted a fatalistic ideology for nearly two hundred and fifty years. The imposed taxation system supervised by easterners introduced *oriental bureaucratic thought* — which exists to this day. Regular military forays and raping of the country infused an element of *oriental passivism* into the Great Russian type.

The compatibility of Church policy with the autocratic Tsars and ruling class gave the higher clerical class wealth and privileges. Consequently, the Church failed the spiritual needs of the people. It was more interested in mystic ritualism and theological discussion than in practical Christianity — a state of affairs that remained until the 18th century.

The story of the peasants' economic and social enslavement is long, well known, and needs no retelling here. It might be said that it was a dismal, retrogressive situation with *few ill-fated attempts at revolt*².

From the following summary of Great Russian proverbs it is evident that Russian mentality has radically changed since the time of Mauritius. Here are seen their attitudes to the Tsar, God, socio-economic conditions, the land and Tartar domination. Running through all is a strong fatalism.

If the peasant was sinless in the eyes of God, he was also faultless in the eyes of the Tsar. *God and Tsar owned and controlled everything in the Holy Land of Russia.*

The proverbs about God, one of the larger groups, present the peasant attitude as fatalistically deistic rather than religious.

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

The Tsar was answerable only to God but the peasant to many — God, the Tsar and more immediately the despotic authority of Boyars and landowners. Although the Tsar's anger was the messenger of death and his wish law, he was seldom blamed for the inequalities of government.

The cities should be mentioned if only because they were the social, economic and judicial focal points for the rural people. They felt a fearful respect for heartless — they knew its prisons and torture chambers — beautiful Moscow, mother of all cities.

The surprisingly few proverbs about the Tartars stress hatred and distrust ; a result of the cruelties suffered at their hands. Politically, the peasant was comparatively unaware of the Tartars as he dealt mostly with his own ruling class.

Peasant fatalism was a grim, practical popular philosophy. Life was unbearable and contained little joy. The peasant so expected the worst that he might be surprised by any blessing. Fate was the peasants' master, predestinator for this and the after world. The Tsar, Boyar, Squire and the land were its handmaidens³.

The foregoing presents the direction of the Russian peasant psyche, the awareness of which Stalin ably used to help instate himself as a *popular divinity*. Thus the historic idea of the duality of Tsar and God continued in spite of the fact that religion had been severely curbed. Stalin realized that by injecting his personality into the profoundly folkloric and mystical common mind he would more quickly *fill the vacuum left by religion and Tsar*.

It is hardly to be expected that proverbs — the distilled philosophy of the people — would so soon mention Stalin, either positively or negatively. For that reason it is more practical to look to other folkloric sources for the Stalin motif.

There are basically two folkloric processes, the "natural", such as the proverbs, used here to describe the Tsarist regimes and the "artificial", a recent process technically related to present methods of mass communication. The value of folklore as a Communist propaganda weapon was first noted by Lenin but fully exploited by Stalin.

The question of whether "artificial" folkloric forms, peculiar to this age, are true folklore is strictly academic. For instance, "blood, sweat and tears" has quickly become a popular saying yet its source is not from the people. We must consider the ends, not the means. The processes of one century are not necessarily those of the next. Once a motif, regardless of source, roosts in mass memory it becomes a part of national thought.

Stalin made a determined effort to immortalize himself in Russian folklore. Aware that its force is felt most strongly by the child he imposed Soviet ideology on the ancient motifs *substituting himself for the original heroes*⁴. The swamping of the child mind by controlled reading was effected through expurgation and elimination of texts published by the State throughout the Russian orbit.

This extract from Y. M. Sokolov's Russian Folklore shows that every tool was used to inculcate the people with the new communist folklore : "The radio, the movies, the club, the village reading room, the circles for independent activity, the Olympiads of the Arts, and many other features of the new Soviet culture have become a permanent part of the thematics of the folk poetry among all the people of the USSR".

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

The standardization of all news was meticulously enforced throughout the USSR¹. Sentimental jargon praising Stalin as *the country's father* saturated all communication. This effort was not without success, particularly among the young people, many of whom committed suicide when the Stalin legend was destroyed².

The teaching of the *father idea* in the Communist child pervades much contemporary Russian writing. This extract from a Bulgarian reader is typical : "Mother ! Mother ! In kindergarten today we were told about Stalin !" cried little Ina joyfully, as she flung open the door. On the table she left the bird she had modeled out of clay . . . "About our Stalin ?" asked the mother happily . . . "He loves you very much and cares for all of you . . ." ³

The ancient idea of the oneness of God and Tsar *reached its apex* in the total divinity of Stalin. *He was not only state head but national father and culture-hero*. He even went so far as to identify himself with Christmas, taking on the mythic qualities of Father Christmas — the protector of children and bringer of good things ⁴.

It is yet early to assess Stalin's record in "natural" folklore, particularly in the predominantly satiric proverbs. Their circulation in this closely policed era would be slow. Doubtless "natural" folklore deifying Stalin has been recorded — but it is difficult to know if these examples are truly "natural". Perhaps the new regime will complete this aspect of the record.

With the destruction of the Red Tsar and his myth, will the historic psyche need of the Russian for deistic hero be filled by a reinstated personality cult ?

FOLKLORIC SELECTION

God and the Tsar ⁵

*Everything is God's and the Tsar's.
God is rich in mercy, the Tsar in compassion.
Who has no sins before God, has no faults in the eyes of the Tsar.
The Tsar will pardon, the Tsar will bestow favours.
The Tsar's anger is the messenger of death.
Oppression does not come from the Tsars but from his favourites.
It is not the Tsar who oppresses the people but the powerful favourite.
One's body belongs to the Tsar, one's soul to God, and one's back to the squire.
If the whole community sighs, a rumour will reach even the Tsar.
The Tsar's favourites get into the Boyar's sieve.
The Boyar, even be he in rags, is no brother.*

Serfdom ⁶

*This shortage shall be apportioned among the peasants.
To every peasant there are seven squires.
God has not so many days as the squire has whims.
One cannot hide between the plough and the harrow.*

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

Moscow ³

*One cannot get pity from Moscow.
Moscow is mother to some and step-mother to others.
He who has not been to Moscow has not seen beauty.
Moscow is mother to all cities.
Moscow does not believe in tears.*

The Tartars ³

*An honour from a Tartar is more evil than evil itself.
Between two fires (Russian Princes were made to pass between two fires
in the Tartar horde as a sign of abasement).
The elders are honoured even in the Horde.
Stop till I unsheathe my sword, Tartar !*

Fatalism ³

*Fear life, not death.
Hope for the good but expect the bad.
One cannot die before one's own death.
One lives a whole life, but does not smile even once.
Life has become unbearable, but one cannot get used to death either.
Between life and death there is no room even for a flea to jump.
My lifetime has gone, but the Almighty has still many days left.*

Lenin — Stalin ¹

*"From land to land, over the summits of the mountains
Where the free eagle makes his flight
Of Stalin, the wise, our own, and beloved
The people compose a beautiful song."*

*"We sing of life, splendid, happy life,
Of the joys of our fortunate victories,
From land to land, over the summits of the mountains,
When the airplanes hold their colloquies,
Of Stalin the wise, our own, and beloved,
The people sing a beautiful song." (Written by Workman at Frunze Mill)*

*"From one window to another
I have moved the flowering plant
So that there might be light on the portraits
Of Lenin and Stalin."*

*"According to the legacy of Lenin,
According to the legacy of Stalin,
We have established the collective farm,
The true way of life for the peasant."*

"But still Lenin was the father of all Russia
Still Vladimir Ilyich was our light . . ." (Lament)

"Stalin has resurrected us,
He has enlightened the ignorant people . . ."

REFERENCES

1. SOKOLOV, Y. M., *Russian Folklore*, New York, 1950.
2. RADWANSKI, Dr. P., *Lectures*, The University of Montreal, 1956.
3. GUERSHOON, A., *Russian Proverbs*, London, 1941.
4. *News from behind the Iron Curtain*, March, 1956.
5. *News from behind the Iron Curtain*, February, 1955.
6. *News from behind the Iron Curtain*, December, 1953.

Recensions :

Vladimir DOUDINTSEV — *Ne khlebom yedinyim (L'homme ne vit pas seulement de pain)*, Novyj Mir, Moscou, 1956 ; réédition russe à l'étranger : Zope, Munich, 1957, 296 pages ; édition anglaise : Londres, 1957, édition yougoslave, Belgrade, 1957, édition française : Julliard, Paris, 1957.

(suite)

Tous les critiques soulignent — avec enthousiasme ou avec désapprobation, selon leur camp — le fait que le roman de Doudintsev est au fond un hymne à l'idéalisme, à la liberté de la vie et de l'inspiration ; c'est l'individualisme qui y triomphe et lance un défi au bureaucrate communiste qui prétend que « la collectivité renferme plus de génie qu'un seul génie isolé ; nous sommes des fourmis qui bâtissent et n'avons point besoin d'une fourmi individuelle ». Selon le témoignage de *L'Express*, qui peut être facilement corroboré avec de nombreux autres témoignages, c'est le discours de l'écrivain K. Paustovsky qui fut le plus intéressant parce que le plus révélateur. Il affirme, par exemple, que le roman nous montre que tout un complexe de problèmes ne peut être résolu que par des réformes politiques ; « le livre de Doudintsev, c'est la vérité impitoyable, mais il est en même temps un sérieux avertissement, continue Paustovsky. — C'est un danger réel que le type de Drosdov ; le nombre des Drosdov ne diminue pas, ils sont tous en leur place... » (Drosdov est le type de bureaucrate lâche et égoïste, le type du fonctionnaire soviétique). Paustovsky définit plus loin que la société soviétique est divisée en classes de riches et de pauvres. Les pauvres sont ceux qui voyagent en voitures de troisième classe — ce sont les travailleurs, les intellectuels, les écrivains ; les riches sont ceux qui voyagent en première classe, dans les cabines de luxe et il n'y a aucun moyen d'être en contact avec ceux-là, parce que ce sont des cyniques, des arrivistes et des carriéristes, des fonctionnaires supérieurs, des économistes, etc. « Je parle d'une profonde angoisse qui nous envahit, de cette angoisse qui tourmente Doudintsev... Il ne s'agit pas de décrire seulement quelques carriéristes, car la question n'est pas là... Tout

ceci est beaucoup plus compliqué et plus important... Le problème réside dans le fait que notre pays tolère l'existence et même la floraison d'une nouvelle couche sociale... d'une nouvelle caste, d'une nouvelle race de propriétaires et pillards... » Paustovsky exprime ensuite son indignation du fait que ces gens peuvent encore librement monter sur les tribunes et parler au nom du peuple qu'ils méprisent et exploitent... « Ils sont nombreux ces Drosdov... ce sont eux qui détruisent le pays sans aucun sens, stupidement et bêtement... au nom de leur carrière... »

Le roman de Doudintsev est l'événement le plus frappant dans le domaine de la critique et de la liberté de pensée et d'expression dans l'URSS actuelle. Mais il n'est pas le seul. Il convient de nous rappeler de la pièce de Fayko *Tu ne te feras pas d'idole*, puis *L'opinion personnelle* de D. Granine, la parution de poésies de Zabolotsky, Akhmatova, Tsvetayeva, le poème « subversif » de Kirsanov : *Les sept jours de la semaine*.

Tout ceci nous illustre et nous montre le visage d'une opposition littéraire réellement présente et active maintenant, après plus de 20 ans de silence complet. Fait intéressant encore : à la tête de cette opposition se trouvent des communistes !

V. Doudintsev réplique à ses critiques et accusateurs, que ce sont ses propres observations durant la dernière guerre qui l'avaient inspiré à écrire son roman, particulièrement le manque de scrupules et les mensonges grossiers de certains organismes officiels soviétiques qui essayaient continuellement à faire croire à tout le monde que tout ce qui était soviétique était immanquablement supérieur en force et vitesse à toute autre production étrangère. Les sanglantes défaites de 1941 furent les principaux motifs qui incitèrent l'auteur à écrire son roman. La presse soviétique reproche à Doudintsev d'oublier que le seul chemin possible pour la réalisation du communisme reste la dictature du prolétariat et qu'un écrivain conscient ne doit pas se considérer comme étant en peine mais il doit être fier de se trouver sous la direction du parti communiste. Néanmoins, le roman démontre clairement que la dernière guerre avait ouvert les yeux à de nombreux citoyens de l'URSS, tandis que la mort de Staline donna certaines possibilités de s'exprimer, de formuler son désir de liberté de critique et de création. Les soulèvements et émeutes en Pologne et en Hongrie sont des échos plus violents du même phénomène d'évolution psychologique et spirituelle ayant lieu dans tous les pays sous domination communiste.

Voir aussi :

France-URSS, No 138, Paris, 1957 (Spécialement l'article de Gilbert Morhange : *Premier interview à un journaliste étranger*).

Bibliograficheskij Bulletin (Bulletin bibliographique de *Osvobojdenie* — Libération), Munich, NN. 65, 70 77.

Possev, No 554-555 du 30 décembre 1956 et No 559 du 27 janvier 1957.

Grani, No 30 de juin 1956 : 123 et 31 septembre 1956 : 128.

Bulletin of the Institute for the Study of the USSR, vol. IV, February, 1957. No 2 ("Not by Bread Alone") : 48.

Franciszek KUPFER, Tadeusz LEWICKI — *Zrodla hebrajskie do dziejow Slowian i niektorych innych ludow srodkowej i wschodniej Europy. Wyjatki z pism religijnych i prawniczych*. Wroclaw- Warszawa, wyd. Polskiej Akademii Nauk, 1956, p. 321. indexes.

Professors Kupfer and Lewicki, the latter a noted Polish orientalist, have undertaken a task which is as ambitious as it is unusual — to publish and analyse that scattered and elusive material of interest to East-European historians which is contained in medieval Hebrew sources. The social structure of the medieval Jewish communities, their economic activities, their peculiar legal status, plus their sense of religious cohesion and cultural apartness have combined together to permeate the contents and the spirit of the written legacy of medieval Jewry. Indeed even a casual look at the published material will tell the reader that here he is dealing with an entirely different type of source material; it is so different from the standard medieval princely or monastic chronicle, different both in style and purpose, that the reader feels immediately transferred into a different cultural and intellectual milieu.

As the editors themselves have indicated, the bulk of the source material published here consists of excerpts from various religious and legal tracts, frequently from the so-called responses of Talmudist scholars, their answers to the queries of interested parties and decisions handed down by Jewish legal authorities and preserved for posterity. Professors Kupfer and Lewicki have gone to great pains to sort out such material and select all that may be of interest to the East-European scholar, be he a historian, a philologist or an economist. They make no particular claim to originality; in fact they state frankly (p. 7) that all source material included in the book under consideration here was edited previously by other scholars. And yet this book is by no means a mere compilation of the material already available elsewhere. The editors have examined each bit of material independently and frequently made plausible corrections of mistakes made by original editors. The commentary of each text is an independent piece of scholarly research and therefore of greatest value to the reader. Here more than elsewhere the reader notices the hand of that competent orientalist, and medievalist at the same time, Professor Lewicki; while the masterly introduction dealing with the system of transliteration of Slavic and other foreign words used by medieval Hebrew authors will rank among the best short treatments of the subject.

* * *

The book consists of 20 excerpts from medieval Hebrew sources; each text is preceded by a concise but extremely informative biography of the author and the story of the text. Then the text itself and a detailed commentary follow. First (p. 21) comes selection from the famous Talmud Commentary of Rabbi Gershon, compiled at the beginning of the 11th century, in the rich and culturally very highly developed Jewish communities of Lorrain and West Germany. The following texte (p. 32), parts of responses of Jehuda b. Meir ha-Kohen (11th century), throws an interesting light upon the border conditions in the once hotly contested area of Peremyshl-Przemysl on the Polish Kievan Rus' frontier. It is certainly worth singling out because of the fact

that it has been supplied with a detailed commentary dealing with trade routes in Eastern and Central Europe and the contemporary Jewish geographical terminology. There follow excerpts from the religious treatise *Shibbole ha-leqet*, compiled in the 13th century, which supplies information on certain aspects of the trade of Kievan Rus' with the West as well as on the history and status of Jews in Hungary (p. 61). In the commentary to this text the medieval trade route connecting Central Asia with Western Europe via Kiev and Halych is traced in detail. These data are well supplemented by two excerpts from Riba's (scil. Rabbi Ishaq b. Asher) 12th century commentaries to the Talmud (pp. 96ff.). To the 12th century belongs also the book *Sefer Raben* where the reader will find information on the habits and techniques of Jewish merchants travelling between Kievan Rus' and the West (pp. 129ff.). Another Talmudist scholar, Eliezer b. Ishaq, a Czech Jew who lived in the late 12th century, supplies interesting data on conditions under which the Jews lived in Poland, Rus' and Hungary in his days. Moshe Tennenbaum (early 13th century) gives information on the trade route "Babylon"-Kiev-Regensburg.

A separate group is formed by excerpts from the works of Rabbi Qara (12th century), Abraham b. Azriel (13th century) and Ishaq b. Moshe (13th century) which contains interesting glosses in various Slavic languages thus supplying material worth of minute study by philologists.

Although it is hard to single out anything from such a fairly even collection, a brief summary of contents of at least some of the excerpts does indicate the great value of the book to the historian, economist and philologist alike. True enough, all this material has been available for years to the scholars, in one way or another. But the very fact that it now became available in one volume (and that things irrelevant from the point of view of the student of Eastern European realities have been omitted) will serve to dramatize the importance of this work for Eastern European studies. Here we see, first of all, extremely wide geographical horizons of medieval Jewry; the tight net of trade routes connecting Central Asia, Mesopotamia and France via Kiev, Prague, Budapest; or the interest of Jewish traders in the economic and cultural life of their non-Jewish fellow citizens.

It is true, this kind of material has one characteristic — if one wants to call it that way — deficiency: it contains next to nothing in the way of information on current political events. This, of course, is understandable and can easily be explained by the peculiar character of such source material. But to make up for it, it continuously keeps in the limelight what I would like to call the human angle: the kind of soap that the Slavs use, the way the Hungarians prepare their salt, sexual habits of the good people of Chernihiv (Chernigov), the ways of drinking wine in Kiev, the jewelry that Slavic dames like to wear and the kind of shoes most sought after by local dandies. While it is likely that a Hebrew specialist may contest some of the editors' restorations of the text or its translation, and an Eastern European medievalist will point out minor gaps in quoted literature, the uniformly high quality of the editorial work has to be emphasized. One important deficiency must be noted, however: in interpreting Slavic glosses or individual words contained in the

texts Professors Kupfer and Lewicki practically never make use of Ukrainian material ; while it is obvious that the part of Kievan Rus' best known to the Jewish authors was the present-day Ukraine (the following Ukrainian towns are mentioned in the texts : Peremyshl-Przemysl, Volodymyr in Volynia, Kiev, Chernihiv) — this fact is stressed by the editors themselves on many occasions — they still prefer to use modern Russian linguistic material rather than Ukrainian for the purposes of interpretation, which therefore can hardly be called final. It is also rather amazing, in 1956-7, to see that the editors continuously use the term "Little Russian" (maloruski) instead of the correct Ukrainian, although even the Russians themselves have given up that anachronistic terminology.

P. HRYCAK

Joseph G. CINCİK, Ph.D. — *Ancient Slovak Fibulas and Pseudo-Fibulas*.
Published by Rev. John J. Lach, Whiting, Indiana, 1957, 105 pp.

The second of Professor J. G. Cincik's works¹ on the history of metallic arts in Slavic settlements and on the contribution of the Slavs to the use and art of metals, is a thoroughly documented and artistically illustrated study which sheds new light on various fields from ethnography to archeology and history. The author unpretentiously states that "the purpose of his study is to confirm the origin, mission and character of the pseudo-fibulas of the High Tatra area in Slovakia by archeological, historical and ethnogenetic proofs, by tracing them to their early beginnings as the ancient survivals of metallic arts of Slovak tribes and kindred Slavic peoples that inhabited the Carpathian mountain ranges from the earliest historical times".

On proceeding with his analysis, professor Cincik embraces, however, a much larger area, brings in many new elements and gives a much more extensive review of historical events concerning the Slavs, than defined in his own words. An expert in history of Mediaeval arts with a solid background in archeology and early history of the Slavs, he seems to have discovered a new criterion for classifying the artistic contribution of the Slavs to the art of metals in earliest European history, and makes us believe that too much has been ascribed in this field to the Goths. "Hitherto, writes Cincik, only the Goths, Huns and Avars have been credited with distinct contributions to culture and progress" in the first centuries of our era. He hopes that ethnographers and archeologists will re-evaluate this period in order to determine correctly the contributions of the Slavs as well. The views of those who claimed that the fibulas for instance belonged to the "Gothic" culture, are (according to Cincik's analysis) wrong, and influenced unduly by Germanists. Professor Cincik considers as erroneous, namely, the conclusions of Antoniewicz, Zurkowski and Moczyński in Poland, L. Niederle in Bohemia and A. Polonec in Slovakia.

Before we can accept or refute these conclusions, it will be wise to hear "et altera pars" — all concerned. Professor Cincik's work can be rated in any case as a serious and well documented scientific contribution to the history

1. See, *Slovak ruler's sword*, A study of ancient Slovak art, Washington, 1956. Edited by the author.

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

of metallic art of the early Slavs and specifically to the history of metallic art in Slovakia.

The Slovak peasant's pseudo-fibula to which Professor Cincik gives a predominant attention in his work, masterly illustrated by his own drawings of fibulas and parts of fibulas, is in his view "an artistic and symbolic witness not only of the beginning of the name of the Slavs on the banks of Slovuta-Dnieper and the concomittant ethnogenesis of the Slovaks, but also a monument to the era in which the various Slavic peoples settled in Europe and occupied what were destined to become their respective homelands in Europe".

The study has been made accessible to English reading students not only by an adequate introduction but also by English explanations of drawings and a well selected bibliography. The book deserves a particular attention of experts on early Slav history.

J. M. KIRSCHBAUM

R. G. A. DE BRAY — *Guide to the Slavonic Languages*. J. M. Dent & Sons Ltd., London, 1951, 797 pp.

Reinhold TRAUTMANN — *Die Slavischen Völker und Sprachen; eine Einführung in die Slavistik*. Otto Harassowitz, Leipzig, 1948, 168 pp. and others.

The post-war years brought about a great interest and a remarkable intensification of Slavic studies in the United States and Canadian institutions of higher learning. The most recent publication on this subject is an article by Jacob Ornstein in the *American Slavic and East-European Review* of October, 1957. In spite of fluctuations in numbers there are still approximately 4,000 students who take courses in Russian (language, literature, etc.) spread over about 180 institutions; Polish is offered in only 27 colleges and other institutions; Ukrainian and Czech in 16 each, etc. These figures are impressive, if the present situation is compared with the period during or prior to the last war. They also reveal the vast distance separating the Slavic language group with a maximum of 4,000 students from the French, Spanish and German groups, each of them approaching or exceeding the figure of 100,000.

Unfortunately there is hardly a satisfactory study on general Slavic linguistics, including the comparative aspect, which can safely be recommended to students on graduate level in this country and in Canada. Old compendiums by the great Slavic scholars of the 19th and early 20th century are partly obsolete. There exist, of course, quite a few excellent monographs on separate languages like those published by the *Institut d'études slaves* in Paris, and others; but they are outside the scope of this review.

The following remarks will deal with two post war publications which can be recommended with some reservations, the works by De Bray and Trautmann and conclude with a few words on Maximilian Braun's *Grundzüge der slawischen Sprachen*, Goettingen, ab. 1948.

According to its introduction, De Bray's *Guide to the Slavonic Languages*, is an attempt to simplify the task of learning the Slavic languages as a group for those who know one of them already. The book is divided into 12 sections: Old Slavonic (Old Bulgarian), Russian, Ukrainian, Byelorussian, Bulgarian, Macedonian, Serbocroatian, Slovenian, Czech, Slovak, Polish and Lusatian (or Wendish).

ÉTUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

Each section includes a brief historical sketch of the language, alphabet, pronunciation, characteristics, relationships, morphology and selected texts. The chief aim of this volume is to introduce the student to the general principles of the phonetical and grammatical structure of each language. In order to simplify this task, each language is taken up as a complete unit. This method, used by the author throughout the entire volume adds greatly to its readability and clearness. He guides the student into the right direction by stressing the importance of Church Slavonic in acquiring a knowledge of Slavic languages.

The introductory notes on the languages in each chapter are much too general and uneven. It would help the student to have a more comprehensive, less stylized historical sketch. The volume has no word or vocabulary index, the material is condensed and represents a compilation from many sources, often contradictory but essentially very useful. It is an impressive volume, at least in size, and contains a great deal of information which should be used with caution. It can hardly be called a comparative study of Slavic languages. It is primarily a helpful guide to lead the student, and not only the academic student, into the relationships and diversities of the Slavic languages.

The study by Trautmann, the German philologist and authority on Slavic and Baltic languages is of special importance to the student of Slavic subjects. The book is primarily a general study on the Slavs, their history, language, literature and civilization. It contains an investigation of the original homeland of the Slavs and their neighbors, and the place the Slavic group holds among the other Indo-European languages. He deals in a general way with the origins of the Slavic languages, earliest references to them and, finally, takes up each Slavic group separately. In the three separate chapters on the Southern, Eastern and Western Slavs, Trautmann gives an account of their history, language and literature.

The book, however, is not without faults. It is too short and too condensed for a linguist, and it is too hastily compiled. It is also lacking in bibliographical references. It would be of great help to have some visual material or maps, to illustrate the historical and geographical relationships up to the present time. It is really what it professes to be, an introduction to Slavic studies (*Eine Einführung in die Slavistik*). As such it gives a good general picture, and should be used by a graduate student as a general reference book before he embarks on special linguistics. It deserves attention of the beginner and fills an important gap. But it is not a substitute for a general (or comparative) study of Slavic linguistics. The difficult material is presented in a scholarly and lucid way. On the whole, Trautmann's book may well be considered a very useful addition to the works on the subject, and in some way an aid to the De Bray volume which does not take up the historical aspects.

Maximilian Braun's short study presents the essential characteristics of Slavic languages, covering the important aspects of phonetics, declensions and verbs. It is actually more a manual for teachers of secondary schools, but it can be of some help to the college student.

After a careful perusal of the above volumes the impression prevails that the Anglo-Saxon student is still waiting for a proper guide or manual on Slavic linguistics.

SLAVIC AND EAST-EUROPEAN STUDIES

But it has to be borne in mind that it is the task of the teacher to provide the additional material which a book does not contain, until more complete and effective studies will find their way to the library shelves.

R. YACHNIN

Notes :

RUSSIAN STUDIES AT THE UNIVERSITY OF MONTREAL

Among the English and French speaking students of the Department of Slavic Studies we have two groups : one, the larger, is interested especially in the cultural, political and economic life of the USSR, while another group is more interested in Russian literature, language and history, and in the evolution of Russian civilization. Seminar subjects, M.A. and Ph.D. theses are also divided among the above-mentioned categories. Sovietological studies include the ideological problems of Leninism, and all its deviations in the after-Lenin period, affecting Russian and Soviet life. The so-called *Leninskie tetradki* (Vol. XII of his complete works, 1930), his strategy of the total war (cold or hot), and the Soviet education and Marxist doctrine, etc., attract the same students. Others are interested in more practical and more specific subjects ; for example : communications in the *Pyatiletka* (five year plan) and during the war, their problems in the special Soviet pattern of economic life. In history, interest is centered on the causes and modes of the Russian Revolution of 1917 ; the form of life and ideological struggle in the Communist party ; evaluation of the progress and other characteristics of every *Pyatiletka* and its results, etc.

The Russian language is being taught on all levels : there are courses for beginners and advanced students, finishing courses for students already well acquainted with the Russian language, courses of scientific Russian and also courses on the theory and technique of translations from Russian into French or English and vice-versa.

The program of B.A. in slavistics includes, among others, a Russian section and a section for the study of the USSR.

Each undergraduate course comprises 90 hours per annum and each graduate course 30 hours par annum.

The following courses are offered in the field of Russian and Soviet studies : Elementary Russian ; Intermediate Russian ; Advanced Russian ; Scientific Russian ; Russian translations ; Russian literature ; Russian civilization ; History of Russia ; Geography of the USSR ; the Soviet State ; Home and foreign policy of the USSR ; Critique of Marxism and Leninism ; the Soviet economy.

The Department's Russian Section is headed by Prof. Nicholas Arseniev ; vice-chief of the Section is Prof. Rostislav Pletnev. Russian and sovietological subjects are taught by professors V. Lulich, L. Kos-Rabcewicz-Zubkowski, G. Roussow and E. B. Walter, assisted by the following instructors : Mr. Z. Fallenbuchl, Mr. V. Grebenschikov, Miss Thérèse Hallé, Mr. J. G. Nicholson and Mr. J. Westwood.

In the U.S.A. as well as in some European countries we are witnessing an ever growing interest for Russian studies. This is why the teaching of the Russian language is being introduced not only in more and more universities and colleges but also in secondary schools. The trend toward Russian and Soviet studies resulted in an increasing affluence of students to the aforesaid two sections of our Department.

Unfortunately in our time of technical progress, when, as Kemp Malone said, "the fall in the prestige and in the drawing power of our discipline makes part of the current shift away from traditional cultural values of an immediate, obvious, practical kind ; in an age like ours, when everything is in flux, traditional culture has less appeal than it used to have..."

R. PLETNEV

N.D.L.R. — Des renseignements concernant les études polonaises, ukrainiennes et autres spécialisations au Centre d'Etudes Slaves suivront dans le prochain volume.

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

CONTRIBUTORS TO VOLUME II

- Maurice ADUS, docteur de l'Université de Dijon.
- Nicolas ARSENIIEV, docteur en philosophie, chef de la Section Russe du Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Alphonse BRONARSKI, Ph.D., professeur de littérature polonaise et de philologie slave à l'Université de Fribourg (Suisse).
- Théodore F. DOMARADZKI, docteur ès lettres, professeur titulaire de littérature polonaise, directeur du Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Vladimir GREBENSCHIKOV, M.A., chargé de cours au Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Thomas GREENWOOD, Ph.D., professeur titulaire de littérature anglaise, directeur de la section de langue et littérature anglaises, Université de Montréal.
- John GROSBERG, Ph.D., Member of the Institute for the Study of the USSR.
- Thérèse HALLE, M.A., répétiteur au Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Désiré HECKENAST, Ph.D., membre de l'Institut de Recherches sur l'Europe Centrale et Orientale, Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Paul V. HRYCAK, M.A., Librarian, Slavonic Division, The New York Public Library.
- Joseph KIRSCHBAUM, docteur en droit, docteur en philosophie, professeur assistant de littérature slovaque au Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Louis KOS-RABCEWICZ-ZUBKOWSKI, docteur en droit, professeur assistant des institutions slaves au Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Ian LINDSAY, B.A., Honors student, Department of Slavic Studies, University of Montreal.
- Basil P. MARTSCHENKO, Doc. in economics, former lecturer at the University of Kiev, member of the Mid-and East European Research Institute, Dept. of Slavic Studies, U. of M.
- Rev. Irénée NAZARKO, O.S.B.M., D.D., Ph.D., Rector, Pontifical College of St. Josaphat, Rome, member of the Mid-and East European Research Institute, Dept. of Slavic Studies, U. of M.
- Antanas PAPLAUSKAS-RAMUNAS, docteur en philosophie, professeur titulaire et directeur de l'Institut de Pédagogie, Université d'Ottawa.
- Rostislav PLETNEV, docteur en philosophie, professeur assistant de littérature russe et sous-chef de la Section Russe du Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Pierre RADWANSKI docteur ès sciences, professeur assistant d'ethnographie au Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Joseph S. ROUCEK, Ph.D., Professor and Chairman of the Departments of Political Science and Sociology, University of Bridgeport (Conn., U. S. A.).
- Georges ROUSSOW, docteur en philosophie, professeur assistant de traductions littéraires russes et ukrainiennes au Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Richard F. STAAR, Ph.D., Professor of Political Science and Head of the Department of Social Science, Arkansas State College.
- Anna STEARNS, docteur en philosophie, chargé de cours au Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.
- Gerald L. STEIBEL, Ph.D., Member of the National Council for the Social Studies (U.S.A.).
- Joseph-André TESLAR, professeur à l'Université Polonaise à l'Etranger (Londres), anciennement à l'Université de Glasgow.
- Roderick P. THALER, Lecturer in Russian History and Vice-Dean of Residence, Bishop's University, Lennoxville (P. Q., Canada).
- Jean-Paul VINAY, licencié ès lettres, agrégé de l'Université de France, directeur de la section de linguistique et phonétique, Université de Montréal.
- Rissa YACHNIN, B.A., Senior Librarian, Slavonic Division, The New York Public Library.
- Abbé Michel ZALESKY, docteur en philosophie, professeur agrégé de philologie slave, chef de la Section Ukrainienne, Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal.

S O M M A I R E

DU DEUXIÈME VOLUME

Linguistique et littérature :

T. F. Domaradzki	<i>Le catholicisme de Norwid</i>	F. 3, p. 131 et F. 4, p. 210
V. Grebenschikov	<i>Deux voies vers le cœur de Tourguénev</i>	F. 1, p. 40
T. Greenwood	<i>Joseph Conrad : un centenaire littéraire</i>	F. 4, p. 195
J. Grosberg	<i>The Numeral in Idiomatic Russian</i>	F. 3, p. 177
Th. Hallé	<i>Le phénomène du double chez Dostoïevsky et chez Maupassant</i>	F. 4, p. 238
J.-P. Vinay	<i>Les tâches de la linguistique slave</i>	F. 4, p. 232

Histoire et civilisation :

N. Arseniev	<i>Some Leading Trends in Russian Cultural Tradition of the XIXth Century</i>	F. 4, p. 201
T. Greenwood	<i>La Turquie, gardienne des Détroits</i>	F. 3, p. 145
J. Kirschbaum	<i>La Grande-Moravie et son héritage culturel</i>	F. 2, p. 69
I. Lindsay	<i>The Dualism of Tsar and God—from White to Red</i>	F. 4, p. 241
Rev. I. Nazarko, O.S.B.M.	<i>Dobroniha—Daughter of St. Volodymyr the Great</i>	F. 3, p. 138
J.-A. Teslar	<i>Le chancelier Jan Zamoyski et son œuvre</i>	F. 3, p. 161
R. P. Thaler	<i>Catherine II's Reaction to Radishchev</i>	F. 3, p. 154

Etudes politiques, sociales et économiques :

L. Kos-Rabcewicz-Zubkowski	<i>Régime matrimonial en Pologne</i>	F. 2, p. 94
B. P. Martschenko	<i>Economic Studies of the USSR</i>	F. 2, p. 115
J. S. Roucek	<i>The Development of Czech and Slovak Sociological Thought</i>	F. 2, p. 101
R. F. Staar	<i>Legislative Foundations of a People's Democracy</i>	F. 2, p. 81
A. Stearns	<i>L'intégration du réfugié européen en Amérique du Nord</i>	F. 2, p. 107
G. L. Steibel	<i>Another New Class in the Classless Society</i>	F. 4, p. 220
J.-A. Teslar	<i>Adam Mickiewicz's Social and Political Ideas</i>	F. 1, p. 3

Problèmes de l'enseignement et activités des sociétés savantes :

D. Heckenast	<i>Hungarian Universities—Past and Present</i>	F. 1, p. 31
R. Pletnev	<i>Russian Studies at the University of Montreal</i>	F. 4, p. 253
Rev. M. Zalesky	<i>Ukrainian Catholic Bishops at the University of Montreal</i>	F. 1, p. 61
	<i>L'Association de Professeurs Polonais et de Chargés de Cours des Universités Canadiennes</i>	F. 1, p. 62
	<i>Congresses of Slavic Learned Societies</i>	F. 1, p. 63
	<i>North American Committee for Co-operation with Polish Universities</i>	F. 3, p. 192
	<i>B. A. en slavistique à l'Université de Montréal</i>	F. 3, p. 193

ETUDES SLAVES ET EST-EUROPÉENNES

Messages :

<i>Message de Sa Sainteté le Pape Pie XII</i>	F. 2, p. 67
<i>Waclaw Babinski, nécrologie par T. F. Domaradzki</i>	F. 2, p. 125
<i>Message de l'Association Canadienne de Slavistes</i>	F. 2, p. 128
<i>Resolution of the 14th Annual Meeting of the American Association of Teachers of Slavic and East-European Languages and of the third joint session of American and Canadian Slavists</i>	F. 3, p. 192

Recensions :

M. Adus	<i>Historia Polski</i> , Varsovie, Académie des Sciences, <i>Istoria Polchi</i> , Moscou, Académie des Sciences	F. 2, p. 126 et F. 3, p. 187
A. Bronarski	<i>Histoire de la littérature polonaise</i> (Simone Marcel)	F. 3, p. 184
P. V. Hrycak	<i>Zrodla hebrajskie do dziejow Slowian i niektorych innych ludow srodkowej i wschodniej Europy. Wyjatki z pism religijnych i prawniczych</i> (Franciszek Kupfer, Tadeusz Lewicki)	F. 4, p. 247
J. Kirschbaum	<i>Ancient Slovak Fibulas and Pseudo-Fibulas</i> (Joseph G. Cincik)	F. 4, p. 250
L. Kos-Rabcewicz-Zubkowski	<i>Les vestiges de la communauté agraire en Pologne à l'époque du Moyen Age</i> (Kazimierz Kolanczyk)	F. 1, p. 51
I. Kudlac	<i>The Church of Silence in Slovakia</i> (Theodor J. Zubek, O. F. M.)	F. 1, p. 55
A. Paplauskas-Ramunas	<i>The Prehistory of Eastern Europe</i> (M. Gimbutas)	F. 2, p. 128
R. Pletnev	<i>Fifty Years of Scientific Work</i> (M. M. Novikov)	F. 1, p. 59
R. Pletnev	<i>Ne khlebom yedinyim</i> (Vladimir Doudintsev)	F. 3, p. 189 et F. 4, p. 246
P. Radwanski	<i>Historia Polski</i> , Varsovie, Académie des Sciences <i>Istoria Polchi</i> , Moscou, Académie des Sciences	F. 3, p. 188
A. Stearns	<i>The Permanent Purge</i> (Zbigniew K. Brzezinski) ; <i>Totalitarian Dictatorship and Autocracy</i> (Carl J. Friedrich and Zbigniew K. Brzezinski)	F. 1, p. 56
R. Yachnin	<i>Guide to the Slavonic Languages</i> (A. De Bray) ; <i>Die Slavischen Völker und Sprachen ; eine Einführung in die Slavistik</i> (Reinhold Trautmann)	F. 4, p. 251

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Grand Chancelier : Son Eminence le Cardinal PAUL-EMILE LÉGER

Recteur : Mgr IRÉNÉE LUSSIER, P.D., L.Th., L.Ph.

Faculté des Lettres

Doyen : Chanoine ARTHUR SIDELEAU, L.ès L., lauréat de l'Académie française

CENTRE D'ÉTUDES SLAVES

Directeur : THÉODORE F. DOMARADZKI, L.Ph. Dipl.Sc.Pol., D.ès L.

Adjoint au Directeur :
EMILE B. WALTER

Secrétaire :
MIECZYSLAW NAWOJSKI

Bibliothécaire :
CASIMIR ROWICKI

Fondé en 1948, le Centre d'Etudes Slaves comprend cinq sections d'enseignement supérieur : POLONAISE (M. Domaradzki), RUSSE (M. Arseniev), UKRAINIENNE (M. l'abbé Zalesky), SLAVE MERIDIONALE (M. Lalich), EST-EUROPÉENNE (M. Walter).

Les candidats aux grades de M.A. D.ès L. et D.Ph. peuvent se spécialiser dans les disciplines suivantes : études tchèques (M. Stauber), slovaques (M. Kirschbaum), hongroises, estoniennes, lithuaniennes ainsi que d'autres études régionales.

PERSONNEL ENSEIGNANT

A. Cours supérieurs et cours propédeutiques :

PROFESSEURS

Nicolas Arseniev, D.Ph., Théodore F. Domaradzki, D.ès L., Joseph Kirschbaum, D. en Droit, D.Ph., Louis Kos-Rabcewicz-Zubkowski D. en Droit, Alfred Kurlents, L.Ph., Veljko Lalich, D.Ph., Rostislav Pletnev, D.Ph., Pierre Radwanski D.ès Sc., Georges Roussow D.Ph., Mieczyslaw Sangowicz D.Ph., Emile B. Walter D.ès Sc.Pol., abbé Michel Zalesky, D.Ph.

INSTRUCTEURS

Wasył Bryniawsky, M.A., Zbigniew Fallenbuchl, B.Sc.Econ., M.A., Wladimir Grebenschikow, M.A., Thérèse Hallé, M.A., Jurij Lewyckij, M.A.

B. Etudes pré-universitaires (B.A. en slavistique) :

Les cours pré-universitaires conduisant au B.A. en slavistique sont groupés de façon à permettre aux étudiants d'obtenir ce grade avec mention en : études russes ; études soviétologiques ; études polonaises ; études des Slaves occidentaux ; études ukrainiennes ; études des Slaves orientaux ; études yougoslaves ; études des Slaves méridionaux ; philologie slave et études est-européennes.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

Ihor Fediw, D.Ph., Wladimir Grebenschikov, M.A., Louis Kos-Rabcewicz-Zubkowski, D. en Droit, Veljko Lalich, D.Ph., Rostislav Pletnev, D.Ph., Pierre Radwanski, D.ès Sc., Casimir Rowicki, L.Ph., Georges Skvor, D. en Droit, M.A., Anna Stearns, M.A., D.Ph., Emile B. Walter, D.ès Sc.Pol., abbé Michel Zalesky, D.Ph.

C. Cours de Vacances (1 juillet-14 août) :

D. Institut de Recherches sur l'Europe Centrale et Orientale :

Présidents d'Honneur : L'Honorable M. Léon-Mercier Gouin, Sénateur,
Le Major Général R. O. G. Morton.

Directeur : Théodore F. Domaradzki.

Pour d'autres détails concernant les cours supérieurs et pré-universitaires ainsi que les recherches en slavistique et études est-européennes, s'adresser au Secrétaire du Centre d'Etudes Slaves, Université de Montréal, Case Postale 6128 (Tél. REgent 8-9451, local 24), Montréal, P. Q., Canada.

